

---

## Les “Enfances Guillaume” dans le “Roman de Guillaume d’Orange”: distinction, délicatesse, finesse d’esprit

**Bernard Guidot**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5202>

DOI : [10.4000/studifrancesi.5202](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.5202)

ISSN : 2421-5856

### Éditeur

Rosenberg & Sellier

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 393-415

ISSN : 0039-2944

### Référence électronique

Bernard Guidot, « Les “Enfances Guillaume” dans le “Roman de Guillaume d’Orange”: distinction, délicatesse, finesse d’esprit », *Studi Francesi* [En ligne], 180 (LX | III) | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2018, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5202> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.5202>

---



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

# STUDI FRANCESI

RIVISTA QUADRIMESTRALE  
FONDATA DA FRANCO SIMONE

180

ANNO LX - FASCICOLO III - SETTEMBRE-DICEMBRE 2016

---

ROSENBERG & SELLIER EDITORI IN TORINO

# STUDI FRANCESI

RIVISTA FONDATA DA FRANCO SIMONE

## **Direttori onorari:**

DANIELA DALLA VALLE (Torino), FRANCO PIVA (Verona), MARIO RICHTER (Padova),  
CECILIA RIZZA (Genova)

## **Direttori:**

GABRIELLA BOSCO (Torino), PAOLA CIFARELLI (Torino), MICHELE MASTROIANNI (Vercelli)

## **Comitato scientifico:**

JEAN BALSAMO (Reims), CARMINELLA BIONDI (Bologna), JEAN-DANIEL CANDAU (Genève),  
JEAN CÉARD (Paris X - Nanterre), MARIA COLOMBO TIMELLI (Milano), MICHEL DELON (Paris  
IV - Sorbonne), PHILIPPE FOREST (Nantes), VITTORIO FORTUNATI (Pavia), STEFANO GENETTI  
(Verona), SABINE LARDON (Lyon 3), FRANK LESTRINGANT (Paris IV - Sorbonne), IDA MERELLO  
(Genova), BENEDETTA PAPASOGLI (Roma), MONICA PAVESIO (Torino), ELENA PESSINI (Parma),  
VALENTINA PONZETTO (Lausanne), MARIA EMANUELA RAFFI (Padova), LAURA RESCIA  
(Torino), JOSIANE RIEU (Nice-Sophia Antipolis), G. MATTEO ROCCATI (Torino), LISE SABOURIN  
(Nancy), FABIO SCOTTO (Bergamo), MARC VUILLERMOZ (Chambéry).

## **Segreteria di redazione:**

FEDERICA SIMONE, FRANCESCA FORCOLIN

## **Corrispondenti:**

BELGIO - Pierre Jodogne, 72 rue de Nieuwenhowe, 1180 *Bruxelles*; Marc Quaghebeur,  
Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque Royale, 4 bld. de l'Empereur, 1000  
*Bruxelles*.

CANADA - Marie-Christine Pioffet, 755 rue Jeanne-Burel, *Québec*, QC G1M 3Z6.

FRANCIA - Jean Céard, Université de Paris X - Nanterre, UFR Lettres, Langues, Philosophie,  
200, Av. de la République, 92001 *Nanterre*; Barbara Revelli, 147 rue Oberkampf, 75011  
*Paris*.

GERMANIA - Rainer Zaiser, Romanisches Seminar, Christian-Albrechts-Universität zu Kiel,  
Leibnizstraße 10, 24098 *Kiel*.

GIAPPONE - Shigemi Sasaki, 1-11-31, Teraya, Tsurumi, 230 *Yokohama*.

ISRAELE - Michèle Bokobza Kahan, Université de Tel-Aviv, 27 rehov Agalil, Knissa 5, dira  
b', *Raanana* 43251.

POLONIA - Regina Bochenek-Franczakowa, ul. Sliczna 12/9, P - 31-444 *Kraków*.

REGNO UNITO - Richard Cooper, Brasenose College, *Oxford* OX1 4AJ; Sabine Chaouche,  
*Oxford* Brookes University, Gipsy Lane Campus, *Oxford* OX3 0BP.

SPAGNA - Carmen Camero, Universidad de Sevilla, C/ Doña Maria de Padilla S/N, 41071  
*Sevilla*.

STATI UNITI - Scott Shinabargar, Department of World Languages and Cultures, 225 Kinard  
Hall, Winthrop University, *Rock Hill*, SC 29733.

SVIZZERA - Jean-Daniel Candaux, 24, Bourg-de-Four, 1204 *Genève*.

## SOMMARIO

---

Anno LX – fasc. III – settembre-dicembre 2016

### ARTICOLI

BERNARD GUIDOT, *Les “Enfances Guillaume” dans le “Roman de Guillaume d’Orange”: distinction, délicatesse, finesse d’esprit*, p. 393.

RALPH ALBANESE, *Constance et inconstance dans “Bérénice”*, p. 416.

PAOLA MARTINUZZI, *Quando il popolo va in scena. Arti, mestieri e professioni nei teatri minori del Settecento*, p. 424.

LIRAN RAZINSKI, «*Rien qu’un spectateur*». *Image de soi, corporalité et sentiment d’existence dans “Le Horla”*, p. 435.

### TESTI INEDITI E DOCUMENTI RARI

MATHIAS DE MOMI, *Quelque chose de cornélien. Alla riscoperta di Antoine Corneille: fratello, poeta, religioso, uomo*, p. 447.

ELENA QUAGLIA, *“Les Jardins de Tauride”. Une nouvelle inachevée d’Irène Némirovsky*, p. 454.

### DISCUSSIONI E COMUNICAZIONI

MICHELE MASTROIANNI, *“Théâtre et christianisme” di Charles Mazouer. Per una lettura globale del teatro francese*, p. 489.

### RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

*Medioevo*, a cura di G.M. Roccati, p. 497; *Quattrocento*, a cura di M. Colombo Timelli e P. Cifarelli, p. 505; *Cinquecento* a cura di S. Lardon e M. Mastroianni, p. 513; *Seicento*, a cura di M. Pavesio e L. Rescia, p. 521; *Settecento*, a cura di F. Piva e V. Fortunati, p. 527; *Ottocento: a) dal 1800 al 1850*, a cura di L. Sabourin e V. Ponzetto, p. 532; *Ottocento: b) dal 1850 al 1900*, a cura di I. Merello e M.E. Raffi, p. 549; *Novecento e XXI secolo*, a cura di S. Genetti e F. Scotto, p. 560; *Letterature francofone extraeuropee*, a cura di E. Pessini e J.-F. Plamondon, p. 569; *Opere generali e comparatistica*, a cura di G. Bosco, p. 581.

Finito di stampare nel mese di gennaio 2017

isbn: 978-88-7885-501-4

## Les “*Enfances Guillaume*” dans le “*Roman de Guillaume d’Orange*”: *distinction, délicatesse, finesse d’esprit*

### *Abstract*

The *Roman de Guillaume d’Orange* most often frees itself from any specific influence coming from the songs contained in the Cycle: this is particularly true in the chapters corresponding to the *Enfances Guillaume*. The reworking makes ample room for interior life and new traits closely tied to the conception of a refined society. Our objective is to examine the rewriting for its own sake: inspiration and mentalities, the influence of contemporary mores, the conception of characters and the romance universe, and the tonality of the narrative, which is characterized by refinement, subtlety and finesse.

Dans la récente présentation du *Roman de Guillaume d’Orange* qu’elle a rééditée à l’intention du *Nouveau Répertoire de mises en prose (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Nadine Henrard met en lumière les nombreuses différences qui existent entre la chanson des *Enfances Guillaume*<sup>1</sup> et la réécriture du quinzième siècle<sup>2</sup>. L’éditrice du *Roman*<sup>3</sup> se

(1) L’édition Patrice HENRY des *Enfances Guillaume*, Paris, SATF, 1935, repose sur le manuscrit D, 3425 vers (fr. 1448). Les trois copistes de D «écrivent en dialecte lorrain» (*ibid.*, p. xvi). Pour la partie 68c-88d (*Enfances Guillaume*), il n’y a que deux copistes: «le premier écrivit les vers 1-736, le second la fin de la chanson. La langue dont ils usent n’est pas identique» (*ibid.*, p. xxv). Selon le tableau de P. Henry, p. xiv, les *Enfances Guillaume* existent, en dehors de D, dans B1, B2, A1 (fr. 774), A2 (fr. 1449), A4 (Triv. 1025). Et également dans C. On sait que d’autres éditions ont été publiées: A. BECKER, *Die Chanson Enfances Guillaume*, Teil II, Text mit Variantenapparat, Einleitung und Inhaltsanalyse, Greifswald, H. Adler, 1913; H. HINGST, *Enfances Guillaume*, I. Teil, Einleitung, Text, Namenverzeichnis, Greifswald, E. Hartmann, 1918; J.-L. PERRIER, *Les Enfances Guillaume, chanson de geste du XIII<sup>e</sup> siècle*, New-York, Columbia University, Institute of French Studies, 1933 [D]; C. AKAINYAH, *Les Enfances Guillaume*, Édition critique dans la rédaction AB, Thèse de doctorat d’Université sous la direction de Claude Régnier, Paris, 1969. Pour ce texte en vers des *Enfances Guillaume*, Mme Annette Brasseur prépare une nouvelle édition. Dans *Le souffle épique. L’esprit de la chanson de geste. Études en l’honneur de Bernard Guidot*, textes réunis par S. Bazin-Tacchella, D. de Carné et M. Ott, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2011, Annette Brasseur écrit elle-même que son édition repose «sur les 3330 vers de la rédaction A» et les «3716 vers de la rédaction B» (*Cycle de Guillaume d’Orange. Le nombre dans les “Enfances Guillaume”*,

p. 53). Pour une présentation générale du Cycle, voir M. TYSENS et J. WATHELET-WILLEM, *La Geste des Narbonnais (Cycle de Guillaume d’Orange)*, «Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters», vol. III, sous la direction de R. Lejeune, J. Wathelet-Willem et H. Krauss, t. 1/2, fasc. III, partie historique et partie documentaire, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 2001, 176 pp. et M. Tyssens, “*La Tierce Geste qui molt fist a priser*”. *Études sur le Cycle des Narbonnais*, Paris, Garnier, 2011, «Recherches littéraires médiévales» 9 [il s’agit de douze articles rassemblés par N. Henrard, P. Moreno et G. Palumbo].

(2) «Le *Roman* se distingue par de multiples différences des versions du poème [les *Enfances Guillaume*] qui nous sont conservées; les quelques convergences qui unissent la prose à la rédaction AB ne sont pas décisives. Le modèle précis ne peut être fixé (Suard, 1979, pp. 51-52)» [N. HENRARD, *Nouveau Répertoire de mises en prose (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, sous la direction de M. Colombo Timelli, B. Ferrari, A. Schoysman et F. Suard, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 463].

(3) *Le Roman de Guillaume d’Orange*, édition critique établie en collaboration par M. Tyssens, N. Henrard et L. Gemenne, Paris, Honoré Champion, 2000, tome I, 587 pp., tome II, pp. 589-1193, précédées de «Remarques sur le tome I. Errata», I-V, et tome III, études introductives, glossaire et tables par N. Henrard et M. Tyssens, 215 pp. («Bibliothèque du xv<sup>e</sup> siècle» 62, 70 et 71), C.R. de B. Guidot dans «Le Moyen Âge» 107, 3-4, 2001, pp. 603-05 et 113, 2007, pp. 711-714.

situé dans le droit fil des recherches de François Suard publiées dans sa thèse<sup>4</sup>. Dans ce dernier ouvrage, le savant français montre que le *Roman de Guillaume d'Orange* se libère le plus souvent de toute influence précise venant des chansons du Cycle, et tout particulièrement dans les chapitres correspondant aux *Enfances Guillaume*<sup>5</sup>. À cet égard, sa conclusion, raisonnablement ouverte, ne fait état que de quelques convergences touchant au récit, mais la trame narrative de la chanson des *Enfances Guillaume* est beaucoup plus simple que celle de la réécriture contenue dans le *Roman de Guillaume d'Orange*<sup>6</sup>. Le travail de remaniement, considérable, a ménagé une place notoire à la vie intérieure et à de nouvelles caractéristiques étroitement liées à la conception d'une société raffinée<sup>7</sup>. Dans le présent article, à de rares exceptions près, nous ne procéderons pas à une comparaison point par point entre la chanson de geste et le texte correspondant du *Roman*. Notre ambition est d'examiner la réécriture pour elle-même: inspiration et mentalités, influence des mœurs contemporaines, conception des personnages et de l'univers romanesque, couleur du récit où règnent délicatesse, subtilité et finesse.

### *Une société aux mœurs raffinées*

Si la société chevaleresque qui sert d'arrière-plan au *Roman* est le plus souvent distinguée, raffinée, et même sur certains points quelque peu affadie, il n'en reste pas moins que subsistent des traces de la peinture traditionnelle qui faisait florès dans les chansons de geste. Les structures habituelles de la hiérarchie sociale sont respectées. Soulignant l'importance de la foi chrétienne en France, le narrateur fait l'éloge de Saint-Denis (et de son esprit) qu'il associe aux Français et aux chrétiens<sup>8</sup>. L'usage veut que ce soit l'empereur qui fournisse les équipements des futurs chevaliers. Comme on n'en trouve pas qui soit à la taille de Guillaume, l'abbé de Saint-Denis propose un équipement (conservé dans le sanctuaire) qui a jadis servi à Clovis. Il convient parfaitement à la stature du héros<sup>9</sup>! Il est vrai aussi que Guillaume et ses hommes sont présentés comme des modèles en matière de religion: «*Et bien peut l'en dire que c'estoient vraix crestiens, sousteneurs de la foy catholique et deffendeurs de la loy Jhesucrist*»<sup>10</sup>. Par ailleurs, comme dans la tradition épique en vers, le narrateur ne se fait pas faute de prendre parti contre les Sarrasins qu'il lui arrive de concevoir comme des lâches et qu'il vilipende, à deux reprises, par une terrible comparaison: «*Et ainssi se lesserent ocire et desmenbrer comme pourceaulx*»<sup>11</sup>; ils étaient «*couchiés et abatus comme pourceaulx parmi les aultres...*»<sup>12</sup>.

Quand la bataille fait rage, tout naturellement réapparaît le vocabulaire des chansons de geste traditionnelles: «*Et lors commença la bataille fiere et merveilleuse...*»<sup>13</sup>.

(4) F. SUARD, *Guillaume d'Orange. Étude du roman en prose*, Paris, Champion, 1979. C.R. de B. Guidot dans «Romanische Forschungen» 93, 1981, pp. 250-55.

(5) «Des différences importantes séparent la version en prose d'EG et la chanson, telle que la présentent sept manuscrits» (*ibid.*, p. 51), qu'il s'agisse de l'ordre des événements, de développements nouveaux ou de la place éminente réservée aux sentiments amoureux.

(6) VOIR P. HENRY, *Les Enfances Guillaume, chanson de geste du XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, SATF, 1935, «Analyse du poème», pp. IX-XIII et, plus encore, F. SUARD, *Guide de la chanson de geste et de sa postéri-*

*té littéraire (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Honoré Champion Editeur, 2011, pp. 135-137.

(7) Le prosateur «adapte ses modèles aux goûts courtois de son temps» [N. HENRARD, *op. cit.*, p. 457].

(8) *Roman de Guillaume d'Orange*, tome I, § 7, p. 231.

(9) *Ibid.* Sans doute est-ce une manière de le distinguer parmi les autres champions.

(10) Venant au secours d'Aymery et de sa famille, ils s'approchent de la cité de Narbonne (*ibid.*, § 5, p. 288).

(11) *Ibid.*, § 18, p. 219.

(12) *Ibid.*, § 1, p. 223.

(13) *Ibid.*, § 6, p. 283.

Pour une terrible évocation d'un affrontement guerrier, les détails, en totale confusion, restent conformes aux tableaux et peintures de la tradition, ce qui met en évidence le caractère dantesque de la bataille: «*Et mortelle y fut la bataille a icelle heure, car on y copoit bras, poings, jambes et piets, et y pourfendoit l'en eschines, espaulles, ventres, boyaulx, teste et entrailles, et y effondroit l'en heaulmes, testes, armeures et chevaulx*»<sup>14</sup>. Dans la suite immédiate du texte, l'horreur atteint une dimension hyperbolique: «*Sy y eust tant de sang espandu et de cervelles espaultrees [= «écrasées»] et vercees jusques a terre que l'erbe vert en pardi sa coulleur, et devint toute sanglante et blancharde du sang des cervelles et de la sueur des soudoiers, qui se merloient l'un parmi l'autre, et si grant orreur eust esté a veoir qui la feust aiant le loysir et le pouoir de tout veoir, qui n'est mye chose possible ne tesmoignable*»<sup>15</sup>. Tout le paragraphe suivant (27 lignes) est une vue d'ensemble de la bataille dans son extraordinaire chaos, marqué d'une atmosphère de détresse généralisée<sup>16</sup>. Il en est de même pour les paragraphes 10, pp. 291-292 (21 lignes) et 11, pp. 292-293 (vingt-deux lignes)<sup>17</sup>.

Comme dans la tradition épique en vers, la violence guerrière est surtout illustrée par les exploits individuels des protagonistes. À plusieurs reprises, Guillaume désarçonne un adversaire avec une force inouïe<sup>18</sup>. Il n'est pas rare que le héros soit comparé à un animal emblématique<sup>19</sup> et que les habituelles exagérations s'accompagnent du rouge de la destruction et de la mort<sup>20</sup>. La technique narrative ne diffère pas, quand il est question de l'acharnement furieux d'Hernault li Desroïé: le tableau s'appuie sur l'accumulation de verbes et de substantifs, l'emploi d'un nombre hyperbolique et le choix de mots significatifs comme *embesoingnié* ou *confondre*: Guillaume «*si avant s'estoit bouté que il vist le sien frere Hernault bien embesoingnié d'abatre Sarrassins, de ferir, de fraper, de coper bras, jambes, testes, mains et piez, et de confondre Sarrassins au pis qu'il pouoit, et tant en avoit la de mors que plus de .XII. cens en avoit mis et couchiés en litiere...*»<sup>21</sup>. Il arrive – mais c'est rare – que le texte offre une légère dissonance narrative, quand il ajoute un détail subtilement teinté d'humour. C'est ainsi que se trouve nuancée l'impétuosité guerrière d'Aymery: «*Et il crioit "Nerbonne!" a gorge desploiee et si haultement que a peine pouoit il parler .II. jours après, si non tout bassements*»<sup>22</sup>.

Dans les *Enfances Guillaume* du *Roman de Guillaume d'Orange*, les héros, toujours admirés pour leur beauté, leur caractère, leur prestance guerrière et leurs origines<sup>23</sup> – comme dans les anciennes chansons de geste – continuent à être placés sur un piédestal. C'est le cas de Guillaume «*car ou monde n'en eust il nul plus vaillant*

(14) *Ibid.*, § 8, pp. 290-291.

(15) *Ibid.*, § 8, p. 291.

(16) *Ibid.*, § 9, p. 291.

(17) C'est toujours la peinture globale des batailles qui donne une idée de la violence guerrière, grâce à l'accumulation de substantifs et au choix des mots: «*Grant fut l'essart que firent les nobles Chrestiens des Sarrassins qui la furent, et moult i eust de mors, de nafvrés et de pris, qui ne s'en peurent en-fuir*» (*ibid.*, § 9, p. 199). Cela n'empêche pas le récit d'être jalonné de formules proverbiales ou sentencieuses, voire teintées de cynisme (en l'occurrence, quand il s'agit d'une bataille meurtrière au cours de laquelle des Sarrasins cherchent à échapper à la mort): «*car male est la journee dont il n'en eschappe nul*» (*ibid.*, § 9, p. 200).

(18) *Ibid.*, § 7, p. 199 et § 18, p. 219. Fréquemment, le narrateur donne une multitude de détails qui rappellent de très près des contenus narratifs comparables dans les chansons de geste (*ibid.*, § 17,

p. 296).

(19) «*Il se fery en la presse lors, et comme ung senglier se boute en ung balier pour soy saulver, et que il rompt les espines, le bois et les aronces en ce faisant, ainssi fist Guillaume la endroit...*» (*ibid.*, § 21, p. 221).

(20) «*Sy se seigna [Le sujet est Gerart de Vienne] quant il le [Guillaume] vist ainssy a pié, l'espee qu'il tenoit toute tainte de son sang et son bras meesmes, jusques au queude, vermeil, sanglant et coulouré, son escu pendant par pieces et son harnois si dessipé [= «détruit»] que rien n'y avoit qui just en son entier*» (*ibid.*, § 23, p. 300).

(21) *Ibid.*, § 19, p. 220.

(22) *Ibid.*, § 19, p. 219.

(23) Un écuyer chrétien, répondant à une question d'Archillant, prisonnier, tient des propos dithyrambiques concernant Guillaume: «*"Saichiés, Sarrassin...qu'il est fieulx au conte Aymery...mais je croy que Nature ne fourma oncques plus beau da-*

*durant son temps*»<sup>24</sup>. Lui-même, très confiant en ses capacités et en son avenir<sup>25</sup>, est intimement persuadé d'être le meilleur, ce qu'il affirme sans ambages à Hernault: «*Je vous fay asavoir que j'entreprendray par devant vous l'einsneesse [= «Je revendiquerai le droit d'aïnesse»], jaçoit ce que plus aaiigié soies de moy, car je suy plus grant que nul de vous et ay tel sentement en mon cuer qu'il me semble que j'aray une fois sur vous tous la dominacion*»<sup>26</sup>. Il est à noter que l'esprit de solidarité du clan n'est plus aussi ferme que par le passé, quand les membres de la famille d'Aymery se portaient secours spontanément les uns aux autres: dans un premier temps, Gerart refuse son aide; c'est l'enthousiasme communicatif de Guillaume qui le fait changer d'avis<sup>27</sup>. Aÿmer (qui dans la tradition est appelé le *Chetif*) incarne au plus près l'état d'esprit des anciennes chansons de geste, étant plus attiré par la rude existence de guerrier que par la douce vie de château et les distractions courtoises en compagnie des dames: «*Aymery bailla sa baniere a porter au sien fils Aÿmer, qui oncques n'en fist reffus, car myeux aymoït bataille et butin, et plus luy plaisoit endurer froit et chault, vent et pluie pour honneur acquerir par vaillance, que il ne aymoït le repos de la nuit ne sejourner de jour en chambre de dames ne de damoysselles*»<sup>28</sup>. Pour sa part, Aymery brosse à l'intention d'Hemengart (qui s'inquiète de savoir Guillaume parti pour Vienne sans escorte) un portrait proche des conceptions du treizième siècle: les compétences chevaleresques s'ajoutent aux qualités relationnelles et mondaines: «*pour tant qu'il est bon chevalier, saige en guerre, fort, fier et hardi, et si est myeux enlangaigié, bien entrant en tous lieux et myeux issant d'une compaignie que nul des enfans que vous ayés*»<sup>29</sup>.

Dans les chapitres du *Roman de Guillaume d'Orange* correspondant aux *Enfances Guillaume*, si l'image du monde guerrier conserve quelques reflets de la tradition épique, il est également flagrant que, par contraste, plaisirs et distractions mondaines occupent une place de choix dans l'imaginaire du narrateur. À deux reprises<sup>30</sup>, le texte mentionne Guillaume tenant sur son poing l'épervier que sa mère lui a donné. C'est une manière de jalon qui indique le rôle que l'oiseau va jouer dans les relations amoureuses de Guillaume et Orable. La présence d'un adjectif, *joliement*, marque la distinction et les bonnes manières de Guillaume: «*Guillaume qui sur son poing portoit joliment l'esprevier...*»<sup>31</sup>. Ce que Charlemagne apprécie chez Guillaume ce sont, certes, ses qualités guerrières, mais, plus encore, sa belle attitude en société, ce qu'il indique nettement à Aymery. L'utilisation des substantifs *courtoisie*, *gracieuseté*, *abilité* est significative: «*Mais sur tous aultres [Les autres fils d'Aymery] ay je le mien sort sur Guillaume [= «Plus que tous les autres, je préfère Guillaume»] et croy que*

*moyseau qu'il est, et sont luy .VII. eme de freres...*» (ibid., § 9, p. 200).

(24) Ibid., § 8, p. 199.

(25) Hernault, cherchant à influencer son frère, n'obtient qu'une cinglante fin de non-recevoir: «*Mais a ce que de rien que je face ne vous donniés merencollie [= «tristesse; chagrin»], vous dy je que mien est le prisonnier et non a aultre, si en puis faire ce que bon me samblera...*» (ibid., § 17, p. 205).

(26) Ibid., § 5, pp. 196-197. D'après le *Répertoire* d'André Moisan, tome I, vol. 1, pp. 122, 237, 270, 453, 531, 539, 578, la situation est la suivante: Bernart de Brubant est l'aîné des fils; pour Beuves de Conmarchis, André Moisan n'indique pas son numéro d'ordre; par déduction, ce serait le deuxième des fils [puisqu'il est le sixième, il indique le numéro d'ordre]; Guillaume d'Orange est le troisième; Hernault de Gironde (dans le *Roman*, c'est Hernault le Desroïé) est le quatrième;

Garin d'Anseüne le cinquième; Aÿmer le Chetif le sixième; Guibert d'Andrenas le septième. Mais André Moisan n'est pas tout à fait cohérent: dans le tableau généalogique de la famille d'Aymery, tome II, volume 5, p. 961, il donne un ordre différent: 1 / Bernart de Brubant; 2 / Guillaume d'Orange; 3 / Garin d'Anseüne; 4 / Hernaut de Gironde; 5 / Beuves de Conmarchis; 6 / Aÿmer le Chetif; 7 / Guibert d'Andrenas. En somme, la situation n'est pas claire au sein même du *Répertoire* et, dans le *Roman*, l'information contenue dans les paroles de Guillaume n'est pas conforme à la tradition des œuvres en vers, puisque Hernaut de Gironde est le quatrième fils dans les deux cas, et non l'aîné.

(27) Ibid., § 2, p. 286 et § 3, p. 286.

(28) Ibid., § 6, p. 289.

(29) Ibid., § 1, p. 280.

(30) Ibid., § 5, p. 196 et § 7, p. 198.

(31) Ibid., § 7, p. 198.



d'onneur, de courtoisie, de gracieuseté, d'abilité, de fait d'armes, d'entreprise, de hardiesse, de prouesse, de courage et de vaillance passera les aultres selon mon avis, car il est a tout faire, comme nous le pouons aparcevoir»<sup>32</sup>.

Les fêtes à la Cour se succèdent et jalonnent le récit. Le narrateur se contente parfois d'une simple mention qui sert de cadre narratif<sup>33</sup>. L'arrière-plan du *Roman* renvoie à une société du quinzième siècle, singulièrement marquée de lumière et d'éclat, qui cherche à s'étourdir en se plongeant dans des joies futiles mais réconfortantes. Solennelles et joyeuses, organisées par le souverain en personne<sup>34</sup>, elles sont l'évocation de groupes oisifs aux préoccupations quelque peu superficielles: «Ceulx que je di se pourmenerent par le palaix deux et deux, .III. et .III. quatre et .III. ou cinq, tels i avoit, et les aultres se tenoient debout et devisoient de leurs aventures...»<sup>35</sup>. Toutes les occasions sont saisies. Le soir de l'adoubement des jeunes *bachelers*, le narrateur s'attarde longuement (la presque totalité du § 10, soit dix-sept lignes) à décrire une joyeuse atmosphère de fête: il est d'abord question de différents ménestrels et musiciens, puis de combattants bretons. Sont mentionnés des instruments de musique en grand nombre «qui...mengoient si grant son que tout meslé et acordé emssamble estoit une droicte melodie joyeuse»<sup>36</sup>. Le soir du combat et le lendemain, le récit s'attarde sur la peinture d'une société insouciant[e] [environ douze lignes]: bavardages sans sujets précis, ménestrels et instruments de musique, danses toute la soirée. Le lendemain, la fête – qualifiée de *riche, noble et joyeuse* – se poursuit par des joutes entre chevaliers (mais il n'y eut *nulle contrainte*). Si Bernart, Guibelin et Hernault li Desroïé y participent, il n'en est pas de même pour Guillaume qui considère sans doute que cette vie festive, mais creuse, n'est plus faite pour lui<sup>37</sup>. Les joutes avec les deux Bretons se situent dans le droit fil de cette atmosphère. Le combat entre Guillaume et le second Breton est avant tout conçu comme un spectacle, ainsi que l'indique la mention de l'adverbe *gracieusement* et de l'adjectif *plaisant*: l'adversaire du héros s'approche «*si gracieusement que a tous ceulx qui le jeu veoient estoit plaisant a regarder*»<sup>38</sup>. Le narrateur met l'accent sur le côté distrayant (et non pas effrayant, comme dans la chanson de geste): «*et si plaisamment se savoit Guillaume en cellui gieu contenir que grant plaisir i prenoient les barons...*»<sup>39</sup>. Plus significativement encore, dans le palais d'Orange, en plein cœur du monde sarrasin, deux extraits emblématiques renvoient, en flagrante opposition, aux univers épique et romanesque. Dans la salle principale, Guillaume aperçoit une belle tapisserie (*sarrasinoïement ouvree*) qui représente les circonstances précises ayant entouré le désastre de Roncevaux<sup>40</sup>. Quel crève-cœur! Le protagoniste ne s'attarde pas à considérer l'œuvre d'art, «*car trop eust esté a son cueur desplaisant*», d'autant qu'elle est étroitement associée aux dignitaires sarrasins – Desramé, Thibault, Clargis, Archillant, notamment – qui siègent non loin d'elle. En véritable écho poétique, s'offre aux regards, non loin de là, une autre broderie remarquablement ornée de scènes renvoyant à la littérature romanesque: «*Et au front d'icelle, contre ung tapis ouvré a l'esguille d'or fin, menuement et richement fait, estoit l'ystoire*

(32) *Ibid.*, § 11, p. 233.

(33) Voir *Ibid.*, § 16, p. 236, § 16, p. 258, § 29, pp. 304-305.

(34) *Ibid.*, § 4, p. 229.

(35) *Ibid.*, § 5, p. 229.

(36) *Ibid.*, § 10, p. 232.

(37) *Ibid.*, § 15, p. 235 et § 15, p. 236. Il pense intensément à la beauté d'Orable qu'il voudrait rejoindre à Orange. C'est ce qu'il fera, mais ce sera pour assister au mariage de Thibault avec sa bien-aimée.

(38) *Ibid.*, § 12, p. 234.

(39) *Ibid.*, § 13, p. 234. Ayant vaincu le Breton (qui est couvert de sang), Guillaume l'accable de quolibets, faisant même allusion aux vantardises de l'homme qui s'était présenté comme *maistre* en la matière: «*Grant mercy de voustre jeu, maistre; a vous [= «avec vous»] ne veil plus jouer, car bien voy que vous vous couroués et argués [= «vous vous mettez en colère»] en voustre couraige*» (*ibid.*, § 14, p. 235).

(40) Le récit ne consacre pas moins de onze lignes à la description (*ibid.*, § 17, p. 258).

des amours Tristan et Iseult la rayne de Cornuaille, des amours de Lancelot et de la rayne Genieufvre, de l'amoureux Guebedins, le filz du roy de Bretagne, qui mouru par faulte du secours de sa dame, et d'autres gracieuses besongnes, dont l'istoire se passe legierement»<sup>41</sup>. Cette fois, ce sont les dames qui, incarnant les mondanités de la cour sarrasine, apparaissent comme des éléments décoratifs, grâce à leur beauté et grâce au raffinement de leurs tenues<sup>42</sup>.

La société qui sert de cadre à la narration des *Enfances Guillaume* du *Roman de Guillaume d'Orange* est caractérisée par la bonne éducation et les bonnes relations familiales et sociales. Dans cette optique Hemengart joue un rôle prépondérant. Même quand elle est déçue par le comportement d'Aymery, elle conserve la maîtrise de soi<sup>43</sup>. De manière remarquable, elle adresse à ses fils (*par manière d'enseignement*) un très long discours (cinquante-deux lignes!) chargé de distinction et d'intentions morales<sup>44</sup>. C'est un véritable catéchisme de bon comportement personnel et un catalogue de principes d'excellente intégration sociale: douceur, courtoisie, respect de l'Autre (ces préoccupations s'appuient sur des fondamentaux du christianisme): «*Je vous commande estre doulx et courtois en tous lieux, c'est a dire aussi bien au petit comme au grant, et que nul de vous ne face ou die a altrui si non ainssi que vous voudriés a vous estre fait ou dit*»<sup>45</sup>; amour du prochain et obéissance à l'autorité<sup>46</sup>; amour de l'Eglise et de Dieu: «*Aimés l'Esglise sur toutes riens et ne vous feigniés [= «ne négligez pas»] de Dieu servir et cognoistre...*»<sup>47</sup>; amour de la justice: «*Justice soit par vous soustenue, maintenue, faicte et garde, c'est assavoir les bons conservés en leur droit et les mauvais [corrigés], soulés [= «maltraités»] et pugnis*»<sup>47</sup>; défense des pauvres et des orphelins: cette dernière est étroitement liée à la vive recommandation de conserver des cœurs généreux: «*Car par donner du sieng [en] peut l'en acquerir myeulx que autrement aveques bon renom, qui moult est necessaire a jeunes baschelers comme vous... Et ne fetes ja comme font les villains de cuer, plains d'avarice et de rapine, qui tousjours veulent prendre sans rien donner. En tels gens n'a loiauté, prouesse ne vaillance, car aveques largesse sont bonheur, vaillance et prouesse*»<sup>48</sup>.

Arrivant à la Cour de Charlemagne, si Guillaume, aux limites de la grossièreté, se comporte avec incongruité, contrevenant de manière flagrante aux règles de l'étiquette<sup>49</sup>, sa forte personnalité lui permet aussi, en d'autres circonstances, d'être bien élevé, généreux et capable d'une belle ouverture d'esprit. En présence d'Archillant,

(41) *Ibid.*, § 18, p. 259.

(42) *Ibid.*, § 20, p. 260.

(43) Redoutant le départ de ses fils, Hemengart voudrait que son époux les retienne auprès d'elle, car elle craint le retour des Sarrasins. Pour cacher son émotion, elle s'appuie sur un proverbe: «*On dit en ung parler comun que eschaudé eawe craint, et non sans cause, sire, fet elles*» (*ibid.*, § 1, pp. 193-194). Entrant dans le jeu, Aymery lui répond par une image: «*Vous avés paour de vouste ombre...*» (*ibid.*, § 2, p. 194). Le désappointement ne lui fait pas perdre la bonne mesure des choses: «*Sy lui respondi lors assés courtoisement...*» (*ibid.*).

(44) Vingt-sept lignes de texte, c'est-à-dire une très grande partie du § 3, p. 195 du *Roman de Guillaume d'Orange*, tome I. Ce discours se prolonge sur la totalité du § 4, p. 196, soit vingt-cinq lignes.

(45) *Ibid.*, § 3, p. 195.

(46) Comment ne pas songer à la recommanda-

tion de Jésus «*Aimez-vous les uns les autres*»? et, dans le même esprit «*Servés l'empereur ainssi comme bonneur le requiert...*» rappelle inéluctablement «*Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*».

(47) *Ibid.*

(48) *Ibid.* Ainsi que le disaient déjà les *Lais* de Marie de France, la générosité est peut-être la qualité première d'un bon chevalier, toutes les autres lui étant subordonnées.

(49) Il s'empare de l'épée qu'un comte porte devant l'empereur, conformément à la tradition. Cela amuse le souverain qui ne dit mot: «*Si que bien l'aperceut l'empereur, lequel le signa en soy soubzriant, pour ce que il l'avoit bien veeu prendre l'espee en lieu de celui qui en son absence l'avoit tousjours portee*» (*ibid.*, § 5, p. 188). Cela est tout à fait conforme à l'esprit des anciennes chansons de geste; on songe notamment à certaines scènes du *Siège de Barbastre* ou des *Aliscans*.

il comprend qu'il a affaire à une noble personnalité<sup>50</sup>, n'hésite pas à se référer au dieu de son interlocuteur – «*Comment vous apele on, Sarrassin, fet il, par la foy que vous devés a voustre dieu?*»<sup>51</sup> – et n'a aucune intention de le forcer à se convertir, allant jusqu'à penser que ce serait une mauvaise initiative: «*Car a force [= «si l'on forçait votre conscience»] ne pourriés vous estre bon crestien s'il ne procedoit de bon cueur*» [= «si la démarche ne venait pas du fond de votre cœur»]<sup>52</sup>. Dès lors, en multipliant les précautions oratoires et formules qui laissent au Sarrasin une grande latitude de choix, il ne peut que l'inciter à croire au seul vrai Dieu: «*Sy ne pençoie je mye a ce quant vous en avés parlé; mais se faire le vouliés, puis qu'il m'en souvient et amenteu le me avés, vous requier je de croire Celuy ou quel nous croions, se bon vous semble et vous y avés eue aulcune pencee...*»<sup>53</sup>.

Vis-à-vis de Charlemeinne, Guillaume fait preuve de distinction, d'humilité, et même de raffinement dans la soumission: implorant son souverain, il requiert «*l'ordre de chevalerie*» et affirme «*mes freres sont venus comme moy servir et faire voustre bon plaisir*»<sup>54</sup>. Ce comportement ne peut que conforter un changement capital dans l'attitude des courtisans à l'égard des enfants d'Aymery. Ils ne tarissent pas d'éloges dithyrambiques, disant notamment: «*Veez, font ilz, beaux signeurs, quelle lignee et quelx enffans!... C'est belle chose a voir en bonne foy*»<sup>55</sup>. La totalité du paragraphe 6, p. 230 (soit dix-neuf lignes!) est consacrée à des compliments sans réserve, fondés en particulier sur deux idées maîtresses: d'une part, les enfants d'Aymery sont aux antipodes de ce qu'on appellera au dix-septième siècle, les «petits marquis»<sup>56</sup>: «*Ce ne sont mye de ces miroudeaux [= «godelureaux»] qui toute matinee se pignent, se mirent et afaitent [= «se préparent méticuleusement, avec afféterie»] en leurs chambres pour plaire aux pucelles, aux jouvencelles, aux damoyelles et femmes de bourgeois et d'aultres gens, que ilz taschent de tout leur pouoir a eschauffer [= «exciter», a violer, a fortraire [= «éloigner du droit chemin»] et mettre a honte et a peschié dissolu*»<sup>57</sup>; d'autre part (attitude rarissime dans les chansons de geste traditionnelles), ils ont le souci du petit peuple et de ceux qui travaillent au service de la commune société, étant d'excellents guerriers «*sans faire les rezes [= «incursions»], les cources [= «incursions»] ne les pennades [= «ruées»] sur le peuple de labour [= «le petit peuple au travail», qui par les larrons et tels estringans [= «rapaces»] est souvent pillié et robé...*»<sup>58</sup>. La conclusion des propos est très représentative du quinzième siècle: «*Et si se scevent bien les enffans maintenir en court d'empereur... en honneur et toute gracieuseté*»<sup>59</sup>.

Dans la réécriture des *Enfances Guillaume*, le monde sarrasin n'est pas dénué de qualités. La politesse et le respect des autres dans les relations courantes ne sont plus l'apanage de l'univers chrétien<sup>60</sup>. Une formule telle que *moult courtoisement ac-*

(50) *Ibid.*, § 11, p. 201: «*et quant Guillaume le vist, il aparceut a son maintien que il estoit de noble lieu issu*».

(51) *Ibid.*

(52) *Ibid.*, § 15, p. 203.

(53) *Ibid.* Lors de leur conversation [alors que le Sarrasin est prisonnier!], Guillaume et Archillant sont aussi courtois l'un que l'autre. Guillaume: «*Sire Sarrasin*»; Archillant: «*Sire damoyssel*».

(54) *Ibid.*, § 2, p. 228.

(55) *Ibid.*, § 5, p. 230.

(56) Jeunes courtisans, soucieux de leur apparence et, d'une manière générale, de leur personne; tout souci moral leur est étranger.

(57) *Ibid.*, § 6, p. 230.

(58) *Ibid.*

(59) *Ibid.* Il conviendrait cependant de nuancer ce changement d'état d'esprit des courtisans dont la méchanceté est notoire dans les chansons de geste: au début du paragraphe suivant (*ibid.*, § 7, p. 230), le narrateur fait allusion, avec une discrétion extrême, aux réserves muettes de certains courtisans (qui manifestement n'aiment pas Aymery et ses enfants). La duplicité et la jalousie n'ont pas entièrement disparu. Le narrateur n'est pas dupe et sait bien distinguer l'apparence, plus ou moins théâtrale, et l'essence: «*Comme vous oez furent les enffans Aymery d'uns et d'aultres blasonnés [= «vanités»] et si poués savoir que il en y avoit qui tels mots escoutoient, lesquieulx n'en disoient mie leurs pencees, et oncques ne advint aultrement*» (*ibid.*).

(60) Le langage de la réécriture, aussi peu épique que possible, mériterait une étude pour lui-même,

compagne fréquemment toute conversation, même banale<sup>61</sup>. Le chambellan Atiz, homme très bien élevé, a de bons principes d'éducation et pense que les amours s'accommodent bien de la discrétion et du secret: «*Car amours se veullent d'elles mesmes traictier celeement...*»<sup>62</sup>. Clargis est pourvu d'une belle âme: il est tout à fait désolé de voir Aymery en grande difficulté au milieu d'une centaine d'ennemis qui cherchent à le tuer<sup>63</sup>. Archillant, mis en présence d'Orable, fait montre, lui aussi, d'une politesse extrême: «*Archillant, qui bien estoit entrant [= «parlant avec hardiesse; entreprenant»] entre dames et damoyelles, vint vers elle lors et la prist par les dois, en la regardant gracieusement et luy dist comme en soubzriant...*»<sup>64</sup>. En homme loyal et sincère, ce dignitaire sarrasin, devenu prisonnier de Guillaume, présente Orable comme «*la plus belle pucelle du monde, la plus saige et la plus adroicte*»; Desramé et les nobles Sarrasins ne pourraient lui trouver un meilleur parti que Thibault qui est «*tant noble et tant beau chevalier*». Ces éloges hyperboliques ne sauraient laisser Guillaume indifférent<sup>65</sup>! Sollicité par ce dernier pour remplir une mission<sup>66</sup>, Archillant se montre déférent, droit et fidèle à sa religion qu'il n'a pas l'intention d'abandonner. La rencontre entre Desramé et sa fille Orable s'effectue sous les meilleurs auspices: elle affiche une belle considération: «*Et quant... elle le vist venir, elle se leva comme saige et, en luy portant honneur telle comme elle devoit, par reverance le salua de dieu ou quel ils croient...*»<sup>67</sup>. Lui-même se comporte en homme tolérant et ouvert: «*Et il escouta moult doucement et, en soy soubzriant, la prist par la main et la mena acouster sur le pié d'un lit, puis li dist par manière gracieuse, par bonne manière...*»<sup>68</sup>. Ses dispositions d'esprit sont excellentes: il ne voudrait pas ignorer les intentions de sa fille Orable en matière de mariage: «*Mais pour le plus certain en parleray a ma fille, affin que, s'il ne lui estoit agreable, au moings que il ne me tournast a aucun reprouche, mal ou desplaisir...*»<sup>69</sup>. Il s'efforce d'appliquer, en matière de relations, une véritable philosophie s'élevant jusqu'à des considérations générales de principe de conduite: «*Sy voudroie savoir voustre volenté, affin, se on vous requeroit par aventure, que je n'eusse chose faicte ne acordee dont vous ne deussies estre comtempte, car ce qui est fait du gré des parties et de leur consentement ne doit jamais tourner reprouche*»<sup>70</sup>.

comme le montrent quelques exemples. L'aube d'un assaut décisif est évoquée d'une manière très poétique: «*Ainsi comme le jour deust poindre, que gens qui sont en leurs repos et que Nature, la dame paresseuse, endort les cueurs des personnes plus fort contre le jour [= «au moment où le jour va se lever»], estoient les vaillans chevaliers en armes et harnois tous prests et esveillés...*» (*ibid.*, § 6, p. 289). Langage fleuri et imagé d'un autre extrait: «*Tous lui vindrent au devant, excepté Guillaume, qui estoit la clef du tresor de son cuer, lequel n'y vint mye...*» (*ibid.*, § 1, p. 279). C'est Desramé qui insiste longuement (mais par douls langaige) pour que soit offert à Thibault «*le destrier Baulchant, qu'elle faisoit si mignotement gouverner en une estable et qu'elle ayroit tant que merveilles*» (*ibid.*, § 10, p. 191).

(61) Voir par exemple: «*Il respondi moult courtoisement: "Bien doit terre tenir et grant seigneurie qui telle lignie d'enffans peut voir entour soy"*» (*ibid.*, § 10, p. 200). Cela ne signifie pas que certains comportements antérieurs, courants dans les chansons de geste, aient disparu: Clargis s'en prend aux dieux sarrasins, dans la meilleure tradition de la contestation des idoles: «*Sy s'en courouça Clargis moult laidement et malgroia Mahom, Apolin,*

*Jupiter et Tervagant*» (*ibid.*, § 1, p. 223). Dès qu'il l'apprend, sans doute mécontent, Desramé le convoque.

(62) *Ibid.*, § 8, p. 212 et § 10, p. 214.

(63) Le narrateur annonce également que Clargis deviendra chrétien: «*Dont Clargis estoit tant dollant que merveilles, car il estoit bon sarrasin, et depuis fut bon crestien par vray miracle de Dieu, qui le sien cuer inspira de sa grace comme vous orrés*» (*ibid.*, § 21, p. 221). Ce personnage n'existait pas dans les *Enfances Guillaume*, édition de Patrice Henry.

(64) *Ibid.*, § 9, p. 190. Le relationnel est un critère de bon comportement: Archillant qui s'est proposé pour rencontrer Thibault, souhaite être accompagné du roi Acquillant «*car il est gracieux langaigier et plaisant home sur tous autres*» (*ibid.*, § 8, p. 190).

(65) *Ibid.*, § 12, p. 202.

(66) Il s'agira de porter son épervier à Orable, en échange du destrier Bauchent, qui était destiné à Thibault et dont il s'est emparé. Voir *ibid.*, § 14, p. 203.

(67) *Ibid.*, § 5, p. 188.

(68) *Ibid.*

(69) *Ibid.*, § 5, pp. 187-188.

(70) *Ibid.*, § 5, p. 188.

Entre eux, les chefs sarrasins ont un grand souci du paraître qui n'entrait pas en ligne de compte dans les chansons de geste<sup>71</sup>. C'est le cas de Desramé qui accueille Thibault: «*et lui meesmes se para et mist bonnestement [= «s'habilla dignement»] comme pour un sieng ami recepvoir*»<sup>72</sup>. Leur rencontre est une scène de déférence, d'estime, d'amitié et même d'affection: «*Desramé... legierement l'embraça, en le sourdant<sup>73</sup> de terre ou il estoit a ung genoill. Sy s'entrecollerent lors et firent si grant chiere comme le pere savroit faire au filz...*»<sup>74</sup>. Changement notoire par rapport à la tradition: le Sarrasin Thibault bénéficie d'une peinture très favorable<sup>75</sup>. Quand il décide de fuir (par calcul stratégique et sous l'influence de ses proches), son attitude n'est pas dépourvue d'un certain panache<sup>76</sup>, malgré les circonstances extrêmement défavorables pour son camp. Le combat entre Guillaume et Thibault donne lieu à une situation totalement inédite par rapport à la chanson de geste des *Enfances Guillaume*: bravant son adversaire, le chevalier chrétien lui affirme que, si l'affrontement se poursuit, il ne pourra échapper à la mort, mais le complimentant aussi sur sa belle apparence et sur ses qualités de guerrier, il l'incite à se convertir, en lui adressant une véritable leçon de catéchisme<sup>77</sup>. Ils pourraient même devenir de bons amis!

### Courtoisie et tendresse

La réécriture des *Enfances Guillaume* se caractérise par le triomphe du raffinement et de la délicatesse, aussi bien dans les relations entre les protagonistes que dans la conception et la peinture de l'amour. Les analyses de la vie intérieure sont d'une finesse remarquable et tout à fait nouvelles par rapport à la chanson de geste correspondante. La finesse courtoise est illustrée par la précision mesurée du langage et des manières, la conduite du récit se fondant sur le croisement des points de vue et les regards multiples. Intermédiaires et témoins jouent un rôle essentiel.

La distinction, la retenue et la mesure inspirent le comportement de chacun, même dans des circonstances relativement banales: Guillaume répond à l'escrimeur Richard de Montpellier avec tact, en préservant l'avenir<sup>78</sup>. Vaincu par Guillaume, Archillant apprend à Orable l'amour dont elle est l'objet<sup>79</sup>. Il met en valeur les qualités guerrières de son vainqueur, sans le nommer<sup>80</sup>. Si le jeune chrétien lui a laissé la vie sauve, la relation qui en est faite laisse une étrange impression faite de douceur, cependant accompagnée de terribles menaces: «*"Ainçois me araisonna doucement et me demenda se je vouloye mourir ou en vie demourer"*»<sup>81</sup>. Un message d'amour est transmis: «*"Par ainssi qu'il a son Dieu juré, et je l'ai ouï, que jamais en son vifvant*

(71) On note une petite perfidie du narrateur (une certaine désinvolture liée à un détachement moqueur) à l'égard de ses deux protagonistes sarrasins. Heureux d'être ensemble, les deux chefs parlent à bâtons rompus, mais il est inutile de rapporter leurs propos, car, dans la réalité, ce qu'ils avaient envisagé ne se produisit que peu (*ibid.*, § 9, p. 243).

(72) *Ibid.*, § 9, p. 242.

(73) C'est-à-dire «en le relevant»; il y a une notion de force et de spontanéité, avec le verbe *sourdre*; c'est presque «en le faisant comme jaillir du sol».

(74) *Ibid.*, § 9, p. 243.

(75) Dans la chanson des *Enfances Guillaume*, le sort final de Tiebaut n'est pas très précis: ses troupes sont défaites devant Narbonne. Il est dit

que lui-même s'en retourne à ses bateaux (Vers 3013-3014, édition P. Henry: *Tire sa raigne et vers la mer s'an fut | A la navie que il ot aconduit*), mais il est encore mentionné ensuite dans l'affrontement global. Son sort n'est pas explicite. Il n'est pas dit qu'il est tué ni qu'il s'enfuit finalement.

(76) Il n'est aucunement lâche: *cornardement*, *recreant* et *failli* sont associés à la négation, et *vaillement* apparaît à son sujet (*ibid.*, § 13, p. 293).

(77) *Ibid.*, § 17, pp. 296-297.

(78) *Ibid.*, § 26, p. 264.

(79) «*"Mais tant vous dy que pour le cheval avés l'amour conquise d'un gentil damoyssel, qui onques portast armes ne qui montast sur destrier"*» (*ibid.*, § 2, p. 208).

(80) *Ibid.*, § 3, p. 209.

(81) *Ibid.*

*n'avra femme, si non vo corps, duquel il fut si entrepris et amoureusement feru quant il me ouï de vostre gracieuseté et grant beaulté parler, que jamais, ce dit il, ne vous oubliera*»<sup>82</sup>. En l'occurrence, Archillant associe la conquête de la femme et la conversion religieuse. De son côté, Thibault est lui aussi gagné par un amour de loin pour Orable dont il trace un portrait fort élogieux à l'intention de ses vassaux<sup>83</sup>. À cause de l'extraordinaire puissance de l'amour, il n'en est pas moins écarté dans le cœur de la belle Sarrasine<sup>84</sup>.

Autre intermédiaire, Isaac, avec beaucoup de recul – ne parle-t-il pas *en soy rigollant*? – dresse, pour Guillaume, un portrait d'Orable à la fois mignard, chargé de grâce délicate, et d'une réelle séduction<sup>85</sup>. Cette évocation commence, avec beaucoup d'esprit, par une série de fausses interrogations, à la suite desquelles, Isaac poursuit son propos en détaillant tous les attraits physiques de la jeune femme. Cela correspond assez précisément aux canons de la beauté et de la prestance médiévales: yeux, dents, fossettes, menton, front, «*chief blond comme fil d'or*», bras, mains, doigts. Finalement, l'évocation physique glisse délibérément vers les propos lestes, les allusions grivoises: «*et si poués veoir la façon des mammelles, lesquelles sont, comme vous devés ymaginer, rondes, poignans [«dont les tétons sont pointus»] et si bien pourpencees [= «dessinées»] que nul tailleur ne savroit myeux ouvrir. Elle a le corps longuet, greslet et si bien volté par em bas, come on le savroit ou eust sceu deviser, et n'est point a croire que le dessoubz ne soit par Nature, qui rien n'a oublié ou demourant, sy bien fait, parfait et assouvy [= «exécuté, terminé»] que ce devoit estre joye et plaisance mondaine a ung amoureux comme vous*»<sup>86</sup>. Autrement dit, le caractère piquant de l'extrait repose sur le rapprochement contrasté d'une mièvrerie recherchée et d'allusions libertines voire gauloises. Clins d'œil et sous-entendus font florès.

Pour sa part, Guillaume applique toute une stratégie de la discrétion afin d'attirer l'attention d'Orable, en évitant de se faire remarquer par Thibault, lui-même tarauté par la jalousie<sup>87</sup>. L'audace de la démarche s'accompagne de mesure et, pour ce qui est des propos (discours de quatre lignes pleines), d'une courtoisie extrême, d'un grand respect formulaire lié à l'accumulation d'adjectifs laudatifs: «*De tous nos dieux soiés vous salluee et confortee par leur bon plaisir et a vostre soubet, damoyselle noble, courtoyse et gente, fet il, et de par moy estrenee [= «gratifiée»] de ces giés que j'ay long temps gardés, car il me semble que a vostre oysel seront bien partinans [= «appropriés à»], se c'est le vostre plaisir de les recevoir*»<sup>88</sup>.

Les distractions mondaines sarrasines et l'amour sont liés: les péripéties du combat du Breton et de Guillaume sont mentionnées à travers le regard d'Orable et du point de vue des réactions de Guillaume même: «*Et se chascun en faisoit joye de sa part [= «de son côté»], vous devés savoir que Orable la damoyselle n'en estoit mye*

(82) *Ibid.*

(83) «*Et il [Desramé le Jeune] me donnera sa fille Orable, qui tant est plaisant, belle, noble et riche que ou monde ne savroie sa pareille finer de beaulté*» (*ibid.*, § 4, p. 239).

(84) *Ibid.*, § 7, p. 241.

(85) De son côté, le narrateur ne se fait pas faute de rendre compte de sa propre vision des choses: contraste comique (au cours du banquet) entre la réserve de Guillaume (qui ne songe qu'à son amour) et la glotonnerie d'Isaac qui mange et boit comme s'il était réellement affamé. Isaac s'étonne du comportement de Guillaume et ce dernier lui répond avec un certain humour, tout en analysant (et en justifiant, de fait) sa propre attitude: «*Tu empruntes bien, ce me semble, ce que tu rendroies*

*moult envis et sembleroit, qui te verroit ainssy maintenir, que tu n'eusses mes buy desjeuné, et tant qu'a moy, je suy tout repleny [= «rassasié»] de veoir les dames et la joyeuse chiere que font les seigneurs de ce palais*» (*ibid.*, § 23, p. 262). Le choix des mots est habile: il semble évident qu'il y a un jeu sur *empruntes* et *rendroies* [avec un sens ambigu ou double sur *rendroies*]. De même, le choix de *repleny* est une image assez suggestive pour exprimer la satiété.

(86) *Ibid.*, § 23, p. 263.

(87) «*Car Thibault meesmes, qui le gieu vouloit voir comme les aultres, par l'amonicion d'amours avoit souvent l'eill sur elle*» (*ibid.*, § 26, pp. 264-265).

(88) *Ibid.*, § 26, p. 265.

dollante, ains baisa son esprevier en riant pour l'amour de Guillaume auquel elle pençoit et le quel la veoit ce faire, dont il eust tel tallant [= «désir, envie; ici, «désir de triompher dans son combat»] a son cueur et si grant souvenance d'amours qu'il lui sambla visiblement que il n'estoit riengs [= «personne»,] ou monde qui pour celluy jour luy peust ou sceust porter nuisance<sup>89</sup>. Regards, non-dits, effet de miroir sont encore à la base d'une autre scène toute en nuances. Les deux amants étant proches l'un de l'autre, c'est avec beaucoup de délicatesse que les émotions de Guillaume sont traduites: il rougit à cause du baiser fait à l'oiseau. Il a le sentiment qu'un véritable transfert amoureux s'est opéré sous ses yeux<sup>90</sup>. La rencontre très courtoise entre les deux héros met en présence Guillaume, jeune homme bien élevé, mondain et déférent, et une héroïne qui est littéralement sous le charme<sup>91</sup>. Jusque-là, le comportement de l'un et de l'autre est conforme aux canons de la politesse mondaine qui encadrent et voilent les sentiments des deux jeunes gens. C'est Orable qui prend une initiative se situant hors de toute convenance relationnelle: elle veut faire venir dans sa propre chambre l'homme qu'elle aime et, pour réussir, elle ne met dans la confidence que son chambellan Aatis et sa cousine Sallatrie<sup>92</sup>. Le dialogue entre cette dernière et Orable est fondé sur la surprise et une pointe d'humour: Sallatrie ne se montre pas choquée que sa cousine avoue son amour pour un homme qui n'appartient pas à leur monde. En revanche, ce qui la conduit à s'interroger, c'est qu'elle voit un homme tout noir et non un chevalier pourvu de la beauté supérieure dont on vient de lui parler! Orable s'en montre quelque peu gênée, d'autant qu'elle n'est pas sûre d'avoir affaire à Guillaume. Lorsque tous les protagonistes sont réunis dans ses appartements, elle invite Guillaume à se laver le visage «*a ce que l'en vous puisse myeux congnoistre et avisser et savoir au vray qui vous estes...*»<sup>93</sup>. La situation, d'une surprenante nouveauté, fait une large place aux sentiments des deux jeunes femmes. L'émotion est à son comble et le narrateur en rend compte avec esprit, en modifiant légèrement une formule qui sera courante («avoir du cœur au ventre»): «*Elles n'eurent cueur qui ou ventre ne leur esmeust*»<sup>94</sup>. L'amour est sous-jacent, sans être explicitement mentionné; toutefois, il est nettement suggéré par la référence au récit passé, par les notations de couleurs et par l'emploi d'un vocabulaire de la douceur: Orable «*tant estoit d'amours esprise que plus ne pouoit, car tant le vist coullouré par apoint [= «à souhait»] et si doucement figuré que lors luy souvint il de ce que Aatis son chambellam lui racompta*»<sup>95</sup>.

Dans la chanson des *Enfances Guillaume*, Orable et Guillaume ne se rencontrent jamais. Il n'en est pas de même dans la réécriture. Ce qui est d'abord amour de loin se transforme en tendre impérialisme de l'amour-passion, associé à la haine mortelle du rival<sup>96</sup>. Confronté à ce sentiment caractéristique du monde romanesque, le nar-

(89) Recours à la litote pour rendre compte de la satisfaction d'Orable; rires et regards croisés; gestes de tendresse à l'égard de l'épervier; Guillaume, transporté de bonheur (*ibid.*, § 30, p. 267).

(90) «*Il empoigna son escu lors et manya son baston plus habillement que devant pour soy faire valoir et contempler [= «contenter»] la damoyelle qui par son regard et par le baisier lui avoit fait la coulleur monter ou visaige, dont on se feust ausques aparceue se il n'eust esté ainsi noircy par la face*». L'extrait n'est pas dépourvu d'une pointe d'humour (la rougeur de son teint est dissimulée, puisque sa peau a été noircie!). Voir *ibid.*

(91) «*Il y ala au fort [= «Il se rendit auprès d'elle, finalement»] et la salua en l'inclinant gracieusement, si que il sceut bien faire [= «comme il savait si bien le faire»], et elle, qui ne se pouoit tenir ne*

*saouler de le regarder, lui dist lors: "Bien soiez vous venus, beaux maistres, fet elle, et bien ait cellui qui si richement a le vostre corps revestu, car bien l'avés desservi sans nulle faulte, et raison est que de moy amendiés [= «Et il est dans l'ordre des choses que vous tiriez profit de moi»] pour aller boire après le vostre gieu"»* (*ibid.*, § 35, p. 270).

(92) *Ibid.* et § 1, p. 272.

(93) *Ibid.*, § 2, p. 272.

(94) *Ibid.*, § 3, p. 273.

(95) *Ibid.*

(96) Lorsqu'elle sera mise au courant des sentiments de Guillaume, sa mère le critiquera sévèrement. Elle prononcera une longue diatribe, estimant qu'il abaisse son lignage en voulant épouser une Sarrasine. Selon elle, cette jeune fille doit se marier avec celui pour lequel elle a été prévue! Sa conclu-

rateur<sup>97</sup> s'est efforcé d'en cerner les linéaments et mystères. Vocabulaire spécifique, transpositions symboliques et situations singulières l'aident à en présenter une image aussi précise que possible. Né en l'absence de l'être aimé<sup>98</sup>, ce tendre sentiment est un séisme intérieur qui a des conséquences physiques sensibles: «*Quant Guillaume entendi Archillant qui ainssi luy blasonna [= «lui fit l'éloge de»] la beaulté de Orable, la fille Desramé, le cueur luy esleva en son ventre lors, et lui mua le sang par fine amour, qui lors en ung moement soudainement le desvoia...*»<sup>99</sup>. De manière analogue, le texte s'attarde longuement sur la naissance de l'amour dans le cœur d'Orable: elle ne peut s'empêcher de songer à ce jeune homme «*dont Amours par ses estincelles lui convoioit son feu jusques pres du cueur voire, si que legierement et a coup [= «immédiatement»] fut alumé*»<sup>100</sup>. À l'allégorie, image poétique à caractère romanesque, succède une litote délicatement introduite<sup>101</sup>. Au portrait idyllique, dithyrambique de Guillaume, mis en exergue par Archillant (accumulation de substantifs notant la distinction sociale, les qualités morales, la prestance physique toute naturelle; beaucoup de ces termes ne pourraient apparaître dans une chanson de geste) – «*Mais pour sa noblesse, pour son contenment, pour son doulz parler, pour sa grant gracieuseté, pour sa courtoisie, pour la grant beaulté dont Nature peut homme fourmer, et sa chevalerie, honneur et bonne grace recorder, n'en savroit nul, tant saiche dire, trop avant parler*»<sup>102</sup> – répond en écho l'affirmation d'Orable exprimant le caractère absolu de sa passion: «*Mais d'amour croy je que entre le Crestien et moy n'avra ja plus grant moyen qu'il i a ores*»<sup>103</sup>. Le narrateur confirme, avec une certaine délicatesse, les sentiments de l'héroïne: «*Dieux! Comme est la noble damoysele merencolieuse [= «triste»] de Guillaume, pour l'amour du quel amours [= «les Amours»] faisoient le sien cueur frissonner!*»<sup>104</sup>. Même la manière dont Orable nourrit l'épervier est évoquée avec un certain raffinement<sup>105</sup> et les sentiments de Guillaume, de caractère romanesque<sup>106</sup>, ont aussi tous les aspects d'une dramatisation, car le bonheur est à la limite de la souffrance<sup>107</sup>.

L'amour-passion bouleverse l'ordre établi et la paisible hiérarchie issue du passé: le dialogue de confiance qui s'instaure entre Guillaume et Isaac se transforme – Fait extraordinaire – en une déclaration d'amour faite à une tierce personne de rang inférieur [onze lignes de texte!]: mention initiale<sup>108</sup>; impossibilité pour Guillaume

sion est péremptoire et sans appel: «*Sy consseille, Guillaume, beau douz fils, que du tout en soit le vostre cueur osté et desmeu, car assés trouverés de damoyseles et de filles de riches princes auxi belles, et qui ainssi bien sont a prasier comme celle de quy ne de quoy ne poués nesunement amander*» (*ibid.*, § 26, p. 303). Guillaume n'est pas décidé à céder.

(97) À propos de ce demiurge d'un tel monde romanesque, on lira précisément deux articles de M. Tyssens: «L'istorien dans son istoire. À propos du Roman de Guillaume d'Orange», *Studi di filologia romanza offertti a Valeria Bertolucci Pizzorusso*, a cura di P.G. Beltrami, M.G. Capusso, F. Cigni, S. Vatteroni, Pisa, Pacini, 2006, 2 voll., pp. 1539-1557; «Le Guillaume en prose: créatures du rédacteur», *Quant l'ung amy pour l'autre veille. Mélanges de moyen français offerts à Claude Thiry*, édités par T. Van Hemelryck et M. Colombo Timelli, Turnhout, Brepols, 2008, «Texte, Codex et Contexte 5», pp. 175-185.

(98) *Roman de Guillaume d'Orange*, tome I, § 14, p. 203: «Guillaume, pençant en soy la beaulté de Orable, et ja nafvré au cueur de l'amour d'elle qu'il n'avoit en sa vie veue, regarda Archillant et luy dist...». Archillant ne s'était pas fait faute d'être

extrêmement élogieux vis-à-vis d'Orable (accumulation d'adjectifs louangeurs et comparaison hyperbolique avec le reste du monde): «*Et tant est belle, douce, gracieuse et plaisant que je croy que ou monde n'a sa pareille ne de hauls biens garnie comme elle est*» (*ibid.*, § 13, p. 202).

(99) *Ibid.*

(100) *Ibid.*, § 4, p. 210.

(101) «*Et lors changa elle coulleur, car bien pença que celui n'estoit mye vilain qui pour avoir ouï d'elle parler estoit entré en amours*» (*ibid.*).

(102) *Ibid.*

(103) *Ibid.*, § 5, p. 210. Le dictionnaire de Tobler-Lommatzsch traduit *moyen*, comme substantif, par *Vermittlung, Ausgleich* (= «entremise, médiation, accord»).

(104) *Ibid.*, § 6, p. 211.

(105) *Ibid.*

(106) Voir l'image à laquelle il recourt: «*mon cueur ne se desmouvera de l'amour de Orable, ou il est fermé myeux que a clef ne a serreure*» (*ibid.*, § 12, p. 215).

(107) *Ibid.*, § 11, p. 214.

(108) *Ibid.*, § 7, p. 252: «*A vous donques veil je desclairer ce que me gist ou cueur, Ysaac, douz*



d'avouer cet amour à ses proches (père, frères...); évocation de souffrances physiques; demande de conseil au truchement<sup>109</sup>. Ce dernier a confusément, mais parfaitement, conscience que la situation n'est pas dans l'ordre des choses. C'est lui qui tient le langage de la raison. Cela n'entame pas la détermination du héros qui veut se rendre à Orange. Dans son comportement, tout est sincérité et raffinement: pensées, mots et gestes<sup>110</sup>. Les errements intérieurs de Guillaume se poursuivent. Saisi par un véritable amour-maladie, il adresse une manière de supplique à l'épervier qui devrait jouer le rôle d'ambassadeur de ses sentiments. Pudeur et respect de soi-même ont disparu. Une sorte de complicité tacite s'est établie et le langage n'est pas dépourvu d'une certaine mignardise: «*Hay! Oysel, fet il, gent, gracieux et courtois, que tant vous ay mignotement [= «tendrement»] nourry et si bien affaitié que, quant je sibloie [= «sifflais»], vous voletiés et entendés bien mon son, come n'eust fait nulle aultre beste. J'atens par vous maladie mortelle ou santé...*»». Tout le passage qui suit immédiatement est fondé sur l'opposition maladie / guérison. Le héros déclare qu'il ne partira pas avant d'avoir parlé «*a celle qui est medicine des griefs maulx en quoy le mien cuer languist*»<sup>111</sup>. Par une sorte de transposition d'un vif sentiment amoureux sur un animal, Orable de son côté, multiplie les gestes de tendresse vis-à-vis de son épervier<sup>112</sup>, tout en étant l'objet d'un amour qui lui fait ressentir plus de souffrances que de bonheurs fugitifs<sup>113</sup>. Guillaume adopte l'attitude des amants courtois qui sont entièrement soumis aux désirs de la dame<sup>114</sup>; ses phrases et son vocabulaire sont ceux d'un joli cœur et il s'exprime comme s'il avait une longue expérience des relations amoureuses et de l'art de courtiser les dames, recourant même à un langage habituellement lié au religieux: «*Et certainement je devoie le pelerinaige [= «voyage promis par vœu»], par convenance que je feis a moy meesmes premierement ...*»<sup>115</sup>. Dans un discours de soumission totale à l'amante (huit lignes), l'attitude de Guillaume est fondée sur une tendresse respectueuse («*Et lui dist en la regardant moult doucement*») et les mots sont choisis dans leur précision. C'est le vocabulaire de l'amour courtois («*Je vous prie que je soie en vostre mercy*»); ou encore «*car saichiés que jour ne nuit ne pooie reposer par desir, de qui le mien cuer estoit incessamment amonesté et semons*»). La conclusion met l'accent sur le seul bon vouloir d'Orable: «*Or avés vous de pieça le cuer et maintenant tenés le corps; si disposez du tout a vostre bon vouloir, car en vous est et a vostre bonne ordonnance*»<sup>116</sup>. Nous sommes au cœur du monde romanesque, celui de la *fin'amor*.

La scène liminaire de la rencontre de Guillaume et Orable (le traditionnel échange de baisers) est toute en délicatesse, tendresse et sincérité<sup>117</sup>. C'est un rituel amoureux digne des romans médiévaux, avec complicité de l'entourage immédiat et notamment de Sallatrie<sup>118</sup>. Après sa rassurante déclaration d'amour, Orable promet à

*amis*, fet il. "Saichiés que je suy tant amoureux de la damoysele Orable que, se sa grant beaulté ne voy, je tien le mien corps pour perdu, car trop me sent au cuer de s'amour feru".

(109) *Ibid.*, § 7, pp. 252-253.

(110) *Ibid.*, § 9, p. 253.

(111) *Ibid.*, § 22, p. 261.

(112) Le texte procède à une accumulation de verbes qui expriment une surenchère de gestes tendres: «*Ainsi disoit a par elle la damoysele si pencifve que merveilles, puis regardoit son oysel et le prist sur son poing, si le poly, si le baisa et l'affaita moult gentement, en pencent a Guillaume...*» (*ibid.*, § 25, p. 263).

(113) Orable soupire sans arrêt et sa cousine ne comprend pas pourquoi: «*Mye ne savoit dont ce lui*

*procedoit ne la maladie qui a son cuer donnoit tant a souffrir que elle ne vivoit mye a son aise, et plus eust esté grievement atainte du mal d'amours qu'elle n'estoit, n'eust esté ce qu'elle ne prenoit plaisir de fois a aultre et se reconfortoit en l'oysel qu'elle avoit gouverné et nourry pour l'amour du noble chevallier Guillaume...*» (*ibid.*, § 28, p. 266).

(114) *Ibid.*, § 3, p. 273.

(115) *Ibid.*

(116) *Ibid.*, § 4, pp. 273-274.

(117) *Ibid.*, § 5, p. 274.

(118) Étant plus qu'une confidente secondaire, Sallatrie prend la parole au cours de l'entrevue. Elle parle un langage imagé, parfaite illustration d'une littérature du quinzième siècle. C'est d'autant plus frappant dans la bouche d'une Sarrazine qu'elle

Guillaume, en termes très explicites, de préserver son corps de tout contact charnel<sup>119</sup>. Elle précise qu'elle détient un pouvoir qui le lui permettra. Si les termes employés sont dépourvus de toute ambiguïté, l'héroïne recourt, en même temps, au langage de la *fin'amor* (emploi des substantifs *ami* et *amitié* et du groupe nominal *grant courtoisie*)<sup>120</sup>. Dans une atmosphère de sentiments et promesses réciproques et de franchise dans les relations, le texte évoque, sans fausse pudeur – l'accent est même mis sur la sensualité – une scène amoureuse où les baisers pleuvent: «*Longuement se demenerent [= «s'employèrent à»] les deux amans de baisiers enprunter, rendre et donner les ungs aux aultres... et tant recorderent ileques de chosses que l'istoire n'en savroit faire vraie mention; et a chief de piece, quant longuement se furent par grant saveur entrebaisiés et si ardemment eschauffés que ilz estoient comme feux et assés privés [= «intimes»] l'un de l'autre, parla Orable a Guillaume pour le refroidier et desmouvoir [= «dissuader»] de son plaisir vouloir acomplir se elle se feust ad ce voulu consensir...»*<sup>121</sup>. La séparation donne lieu à une intense dramatisation<sup>122</sup>.

À la différence de ce qu'offrait la chanson de geste, les *Enfances Guillaume* du *Roman de Guillaume d'Orange* recèlent de nombreuses analyses de la vie intérieure. Le plus souvent ce sont les protagonistes eux-mêmes qui réfléchissent sur leurs réactions, leurs pensées et leurs sentiments. Errements divers, maladresses et imprécisions tâtonnantes ne sont pas rares. En revanche, la douceur, la délicatesse voire le raffinement ne font pas défaut<sup>123</sup>.

À plusieurs reprises dans l'œuvre, Orable se plonge dans des réflexions dont le lecteur prend connaissance par un monologue intérieur. Le premier d'entre eux (quinze lignes du texte!) se caractérise par un recul réel. À l'aide de deux phrases interrogatives qui représentent les deux tiers de l'extrait, elle résume son dilemme: rester fidèle au monde sarrasin ou prévenir Guillaume du danger qu'il court. La décision de l'héroïne est intimement liée à l'amour qu'elle ressent au plus profond d'elle-même et dont elle décrit les manifestations<sup>124</sup>. De nouvelles hésitations la plongent

emploie une comparaison insolite: Guillaume a commis une grande folie en accomplissant un acte d'extrême présomption non loin de Desramé «*qui plus het le vostre pere Aymeri et vous meemes, que de vos freres emportés le bruit [= «vous qui êtes le plus renommé parmi vos frères»], que triacle ne ayme venim»* [= «Desramé vous hait plus, votre père et vous-même... que le poison ne craint tout thériaques»] (*ibid.*, § 4, p. 273).

(119) *Ibid.*, § 6, p. 274.

(120) La scène se conclut par un geste qui n'est pas sans rappeler l'hommage que le vassal faisait à son suzerain: «*Et, en ce disant, le prist par la main et lui donna sa foy que elle lui tint...*» (*ibid.*, § 6, pp. 274-275).

(121) *Ibid.*, § 8, p. 276. Comme dans le courant romanesque, la jalousie est liée à la conception de l'amour. Guillaume transmet à Orable un double serment: l'aimer à jamais et tuer Thibault au cas où il s'aviserait de la solliciter pour femme. Malgré la distinction et la bonne éducation, Amour de loin et Violence sont indissociables dans le *Roman de Guillaume d'Orange*: «*Jamais... je n'avray dame, damoyelle ne aultre a femme, si non elle, que j'aime sur toutes riengs par le raport que vous m'avez fait de sa grant beaulté, dont Dieux me doit joye*» (*ibid.*, § 15, p. 204). Cette menace de mort est réitérée un peu plus tard. Très vite, la rivalité amoureuse est explicitement mise au premier

plan. À plusieurs reprises, Guillaume, injustement, accable Thibault de provocations (*ibid.*, § 14, p. 294 et § 22, p. 300) et associe ses sentiments à la haine vis-à-vis de son rival: «*Sy pence de toy garder de moy, car je te heez mortellement pour l'amour de Orable la belle*» (*ibid.*, § 15, p. 295). Le comportement du Sarrasin est distingué mais ferme. Le ton et les paroles sont marqués d'une hauteur discrètement méprisante.

(122) Orable s'évanouit. L'adverbe utilisé traduit bien le paroxysme des sentiments: «*la convint pasmer si angoyseusement que...*». Le serment de Guillaume est conforme aux situations romanesques les plus attendues: «*Se mon corps se depart, le mien cueur demeure en vostre garde, et tant saichiés que jamais aultre dame, femme espousee ne amyne n'avray que vous, si en soités toute assuree*» (*ibid.*, § 10, p. 277).

(123) À propos des relations qui existent entre les univers guerrier et amoureux, voir M. STANESCO, *D'Armes et d'Amour. Études de littérature arthurienne*, Orléans, Paradigme, 2002 et, du même auteur, *Armes et Lettres: la résurrection romantique d'un vieux "topos"*, in *L'Histoire littéraire: ses méthodes et ses résultats. Mélanges offerts à Madeleine Bertaud*, Genève, Droz, 2001, pp. 53-71.

(124) «*Sy le secourray a mon pouvoir pour l'amour qu'il a a moyet pour l'amour de l'esprevier que j'ay receu de luy, comme par acointance d'Amours, qui*

dans un abîme de perplexité: elle n'a aucun penchant pour Thibault et devrait haïr toute la famille d'Aymery<sup>125</sup>, pourtant, ce n'est qu'au terme de nouvelles pensées, bien sinieuses et tristes, qu'elle se décide pour une stratégie: elle va totalement dissimuler le fond de son cœur et accepter le mariage avec le prince païen<sup>126</sup>. Un peu plus tard, la réécriture – grâce à un monologue de trente-sept lignes! – donne une nouvelle idée de la tempête intérieure qui bouleverse Orable. Se succèdent exclamations et interrogations rendant compte de situations imaginées et aboutissant à la confirmation de la décision d'épouser Thibault. Mais, immédiatement, la jeune femme envisage de préserver son corps. Les réflexions sont délicatement imaginées: «*Mais si bien me cuide aveques luy [Thibault] garder et si saïgement contenir que ja en mon dangier ne queilera herbe dont Guillaume, le mien amy, n'ait la fleur*»<sup>127</sup>. À l'avance elle est taraudée par le remords: ne va-t-elle pas trahir son père, en s'opposant à son bon vouloir? Les phrases s'enchaînent sans liens cohérents, se succèdent de manière contradictoire, un mot entraînant un autre; Orable s'abandonne à des idées confuses, car elle mélange, curieusement, des notions et des vues qui viennent aussi bien du christianisme que de la religion de ses origines, même si le monologue se termine par une véritable profession de foi chrétienne: Orable est instinctivement attirée par la conversion<sup>128</sup>.

La même technique romanesque du monologue intérieur est appliquée à Guillaume pour rendre compte de ses incertitudes, de ses hésitations et attermolements, mais aussi du caractère brûlant de son amour: emploi de nombres hyperboliques, de tournures grammaticales marquant le surenchérissement, de termes de vocabulaire exprimant l'excès. Aux souhaits ardents succèdent un changement radical de position puis une conclusion péremptoire<sup>129</sup>. Subissant les affres de son douloureux amour, Guillaume s'abandonne à un nouveau monologue intérieur fondé sur les lamentations, les incertitudes, les doutes et les intermittences du cœur. Il regrette de ne pas avoir mis sa famille au courant de sa démarche (se rendre à Orange). Tout naturellement les figures allégoriques se mêlent à ses réflexions: *Folle Plaisance* et *Bonne Amour*. Ses préoccupations se teintent nettement d'un souci moral, comme le montre l'emploi des verbes *depcevoir* et *desvojer*<sup>130</sup>. Tout comme son bien-aimé, Orable passe de moments de certitudes à des moments de doutes, étroitement liés à un soupçon de jalousie<sup>131</sup>. Le vocabulaire de ses pensées est celui de l'extrême distinction du langage – «*Hellas, oysel gent et joly*» – et des relations amoureuses du monde romanesque et courtois (à deux reprises, recours à l'adjectif *parfait*)<sup>132</sup>. Continuant le vagabondage de ses pensées et sentiments, Orable exprime à l'égard du dieu Amour son remords d'avoir imaginé que Guillaume ait pu la trahir<sup>133</sup>. L'agitation de l'épervier, qui reconnaît son ancien maître, incite Orable à se pencher à nouveau sur elle-même, car elle est saisie d'une émotion soudaine et inexplicée. Elle sait

*ses aiguillons fait a mon cueur sentir et en moy avoir cognossance que je ferote grant desloyaulté se ainssi laissoie mescheroir a celuy qui tant est douls, bel et courtois, comme j'ay ouï raconter*», tome I, § 6, p. 211).

(125) *Ibid.*, § 10, p. 243.

(126) *Ibid.*, § 11, p. 243.

(127) *Ibid.*, § 11, p. 244.

(128) *Ibid.*, § 11, pp. 244-245: «*Mais il est en mon couraige, ne say par quelle inspraction, que le lavement que font les Crestiens est de plus grant velleur et efficace que celluy que font les Sarrasins, et pour ce veul crestienne devenir et estre en fons baptisie, selon l'usaige et la loy que tient Guillaume, laquelle je aprouve, prise et ayme myeulx que je ne fay la loy païenne, que tient le roy Thibault*».

(129) *Ibid.*, § 21, p. 261.

(130) *Ibid.*, § 22, p. 262.

(131) «*Sy suis bien simple de y pincer, car en France n'a si grant dame, ne si belle, si noble, ne si riche damoysele qu'on ne lui donnast voire, de quoy il jouiroit paisiblement et sans dangier de son corps; et que vendroit il donques faire icy?*» (*ibid.*, § 24, p. 263). Dans la chanson des *Aliscans*, Guibourc craint plus que tout que Guillaume se laisse séduire à la cour de Louis.

(132) *Ibid.*

(133) «*Sy prie mercy a Amours aussi contre que j'ay orendroit parlé et mespris, en tant que j'ay penceé que Guillaume sceust ou peust avoir le sien cueur separé ne departi du mien*» (*ibid.*, § 25, p. 264).

qu'Amour incite à braver les pires dangers. Elle n'a aucune expérience et, pourtant, elle réagit comme si elle avait beaucoup de recul<sup>134</sup>. S'étant réfugiée seule dans sa chambre, Orable a le cœur envahi par une tension très sensible. Elle prend à parti Fortune, lui reprochant de mal traiter ceux qui lui font confiance. L'extrait est affecté d'un lyrisme rhétorique brûlant. Les substantifs s'accumulent, exprimant le plaisir sexuel auquel elle renonce (*soulas, plaisir ne joye*), ou rendant compte de la force de ses sentiments<sup>135</sup>. Le monologue se termine par un souhait vibrant et passionné, placé sous la protection du Dieu chrétien<sup>136</sup>.

### *Couleur du récit: esprit piquant, stratégies et ruses*

Ensemble narratif touffu<sup>137</sup>, la réécriture des *Enfances Guillaume* se singularise d'abord par la diversité et le contraste<sup>138</sup>. Si le Sarrasin Clargis (*qui gracieux languaigier estoit*) développe une tranquille acceptation de la mort, s'appuyant sur une banale et populaire philosophie de l'existence qui ne cadre plus avec les grands desseins chevaleresques des chansons de geste traditionnelles – «*Tous nous convient mourir, Desramés, beaulx doulz fils, sire, fet il, et puis qu'il est ainssi que mort est a chascun et qu'elle n'espargne le grant neant plus que le petit, il s'en convient plus tost recunforter et prendre en gré ce qui est advenu*»<sup>139</sup> – de nombreux extraits mentionnent la présence de la joie, dans les deux univers chrétien et païen<sup>140</sup>, ainsi qu'une certaine distinction relationnelle. Apportant une nouvelle tonalité, le combat de Guillaume contre le second Breton se déroule longtemps sous le signe de la vivacité, de la fluidité, d'une certaine élégance guerrière: sorte de ballet qui semble supposer comme une complicité tacite entre les deux adversaires<sup>141</sup>. Après sa victoire, Guillaume se comporte avec un raffinement détaché vis-à-vis du clan des Bretons<sup>142</sup>. Dans la réécriture, les interventions du narrateur sont plus originales que dans la tradition épique. À partir des louanges

(134) «*Car amours est de telle nature et ainssi condicionee que on desire sur toutes riengs ce qui est le plus chierement vendu, et myeux ayme l'en une chose dont on ne peut finer ce que l'en peut avoir a son bandon*» (*ibid.*, § 27, p. 265).

(135) *Ibid.*, § 3, p. 309.

(136) «*Sy ne plaise ja a Cellui en qui j'ay intention de croire tout mon vivant que ma bouche desdie le cueur de moy, qui ainsy l'a pieça empencé*» (*ibid.*).

(137) Le *Roman* avance parfois un peu trop lentement: toute la deuxième moitié du § 16, p. 205 (c'est-à-dire quasiment une demi-page) repose sur un résumé (fait par Archillant) de la mission que lui confie Guillaume. C'est tout à fait inutile.

(138) Nadine Henrard a beaucoup travaillé sur le *Roman de Guillaume d'Orange*. On pourra se reporter notamment à plusieurs études: *Aspects du comique dans le "Roman en prose de Guillaume d'Orange"*, in *L'épopée romane. Actes du xv<sup>e</sup> congrès international Rencesvals, Poitiers, 21-27 août 2000*, Textes publiés par G. Bianciotto et Cl. Galderisi, Poitiers, CESC, 2002, «Civilisation Médiévale» 13, I, pp. 309-317; *L'épisode de Clarisse et Esmerée dans le "Roman en prose de Guillaume d'Orange"*, in *L'épique médiéval et le mélange des genres*, Actes du Colloque tenu à Besançon, 3-5 octobre 2002, Textes réunis par C. Caznave, Besançon, Presses

universitaires de Franche-Comté, 2005, pp. 181-198; *Le "Roman en prose de Guillaume d'Orange" et le monde bourguignon*, in *L'épopée médiévale et la Bourgogne*, sous la direction de M. Ott, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, Coll. «Écritures», 2006, pp. 195-208; *La Prise de Narbonne, un laboratoire d'exploration de parentés textuelles*, in *Le Souffle épique. L'esprit de la chanson de geste. Études en l'honneur de Bernard Guidot*, textes réunis par S. Bazin-Tacchella, D. de Carné et M. Ott, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2011, pp. 365-373; *Les relations père / fille dans le "Roman en prose de Guillaume d'Orange"*, in *Les relations entre les hommes et les femmes dans la chanson de geste. Actes du Colloque international de Lyon des 28 et 29 novembre 2011*, textes rassemblés par C. Füg-Pierreville, Lyon, APRIME (Université Jean Moulin-Lyon III), 2013, pp. 55-70.

(139) *Roman de Guillaume d'Orange*, tome I, § 1, p. 185.

(140) Voir notamment *ibid.*, § 2, p. 186; § 5, p. 187; § 8, p. 189; § 1, p. 193; § 17, p. 205; § 5, p. 210; § 4, pp. 225-226; § 3, p. 228; § 4, p. 229; § 9, p. 242; § 12, p. 245; § 13, p. 245; § 4, p. 251; § 23, p. 300.

(141) *Ibid.*, § 33, p. 269.

(142) *Ibid.*, § 34, p. 269.

qui sont adressées à Charlemagne<sup>143</sup>, il développe tout un passage d'un pessimisme extrême sur l'évolution du monde et des sociétés: «*Et pour ce voit l'en que le monde est tousjours diminué et afloibi d'onneur, de puissance, de prouesse, de chevalerie et de toutes bonnes vertus decliné, decheu et empiré, comme l'en peut voir par les livres et hystoires subsequans, et empire encores tous les jours, come nous le pouons clerement voir a nos yeulx et cognoistre a nos entendemens*»<sup>144</sup>. C'est particulièrement inattendu dans le contexte. Une remarque désabusée à propos des guerres et des guerriers vient compléter cette sombre vision: «*Et ainssi est souvent alé de guerre et va encores que ung bruit de gens espovante bien ung grant ost*»<sup>145</sup>.

Dans un monde, héritier des anciennes chansons de geste, où la violence déchaînée est loin d'avoir disparu, la vivacité de certaines vues et répliques apporte une distance rafraîchissante et – signe d'un radical changement – les Sarrasins ne sont pas en reste<sup>146</sup>. Tant s'en faut! Desramé multiplie les *ramposnes* vis-à-vis des Sarrasins qui perdent<sup>147</sup>. À son retour à Orange, quand Archillant se présente au palais de Gloriette (et bien qu'il ait son bouclier fortement abîmé par les coups de Guillaume), le chef sarrasin le reçoit avec des propos mi-figue mi-raisin sans doute discrètement ironiques: «*Mal ressemblés homme qui viengne de bataille, sire Archillant, fet il, et myeulx apiert a voustre maintien que venez du desduit, a l'aparance de cest oysel que je voy sur voustre poing*»<sup>148</sup>. Comme Archillant explique qu'un chrétien lui a laissé la vie sauve et permis de conserver sa religion, à condition qu'il remette l'épervier à Orable, en véritable philosophe qui ne s'appuie pas sur des principes rigides, Desramé lui donne raison d'avoir protégé sa vie: «*Bien say que il convient aucune fois faire pour sa vie saulver, qui n'est mye peu de chose, au vray considerer, et se ainssi l'avés fait, de ce vous tieng je a saige, car nul aultre ne l'eust pour vous fait*»<sup>149</sup>. Dès lors, les deux protagonistes sarrasins vont faire assaut de *ramposnes* et d'ironie. Les faux semblants passent au premier plan: Desramé, qui connaît le désastre subi par ses hommes, pose toute une série de questions comme s'il ignorait ce fait. La tonalité de l'intervention est forcément d'une ironie un peu grinçante. Archillant, évidemment aiguillonné dans son orgueil, adopte aussi un ton piquant de colère et d'ironie: «*Allés, si vous armés, sire, fet il, et prenés tant de gens comme bon vous samblera; si chevaulchiés après, car encor les aconsieuvrés vous bien; et se vous y menés dix mille hommes, je veil la vie perdre se ilz ne vous actendent en champ; et si ne sont mye plus de .IIII.C. combatans, mais tant vous ose bien dire que il en y a cinq entre les aultres<sup>150</sup> que pour .V. cens hommes ne avroient le couraige failli*»<sup>151</sup>. Desramé est donc mis au défi de réussir à vaincre les chrétiens, ce qui ne peut que l'inciter à redoubler d'ironie, avec une certaine violence et un mépris non dissimulé. Son esprit caustique le pousse à utiliser deux images cinglantes successives: «*Sy vous ventés vous a table et les [= «les ennemis chrétiens»] octiés souz la cheminee quant vous i estes, mais aux rustes coups*

(143) «*Si atendent son loisir les princes et barons, qui tous lui faisoient grant honneur, et bien le devoient faire, car puis qu'il moru ne regna en France ung tel prince comme il fut, ne qui tant feust renommé comme luy...*» (*ibid.*, § 4, p. 229).

(144) *Ibid.*

(145) *Ibid.*, § 1, p. 307.

(146) Pour sa part, Guillaume regardant son frère se battre comme un lion, s'adresse à lui avec distance et esprit, en se fondant sur une image un peu décalée par rapport au tragique de la situation: après avoir constaté le massacre perpétré, il ajoute: «*Si pourrés bien moy mercier quant vous serés as-*

*souvi, car je vous ay mis le pain en la main, se bien le savés cognoistre*» (*ibid.*, § 20, p. 220). L'emploi du mot *assouvi* souligne la frénésie bizarre, indécente, avilissante d'Hernault.

(147) *Ibid.*, § 1, p. 223 et § 2, p. 224.

(148) *Ibid.*, § 1, p. 208. Il est dit au paragraphe suivant que Desramé «*lui parloit moitié a geu, moitié a certes...*» (*ibid.*, § 2, p. 208).

(149) *Ibid.*

(150) Aymery et ses quatre fils, Guillaume, Bernart, Hernault, Guibelins.

(151) *Ibid.*, § 1, pp. 223-224.

donner ne en bataille, a ce que je puis de vos prouesses veoir, ne valés vous mye ung aill pellé»». Il conclut en s'appuyant sur une comparaison qui résume les soupçons de trahison qu'il n'hésite pas à exprimer: «*Sy me convient aultre gent pourchasser que vous, se je veil de mes ennemis estre vengié; et se ainssi ne le fay, je me doute de trahison et d'estre en un moment seurpris, ainssi comme on prend le poisson a l'engin*»<sup>152</sup>. Mais Desramé lui-même est victime de sa propre stratégie: de retour des combats, Thibault, dont l'équipement est en lambeaux, s'adresse à lui sur un ton teinté de tranquille ironie: «*Voustre aide n'est mye bien certaine, sire, fet il, qui le voir en droit, et bien savés vos hommes et vos amis entretenir jusques au besoing, que l'en doibt voir qui amis est ou non*»<sup>153</sup>. Auparavant, loin d'être vilipendé par le narrateur du Roman, Thibault analyse avec justesse le discours de Guillaume qui, habilement, est resté très vague sur l'essentiel de ses relations avec Orable, ce qui n'a pas échappé à Sarraasin. Finement, l'ironie imprègne le récit. C'est l'affrontement entre deux hommes qui sont passés maîtres dans un art du langage qui oppose celui qui dissimule habilement un fait capital et celui qui, sereinement, met en relief ce qu'on veut lui faire oublier: «*Tu as eue longue audience [= «droit de se faire écouter»], Crestien, fet il, et trop subtillement scés pollir ton langaige, lequel tu n'as du tout en tout eschevé, car tu m'as une chose reservee [= «car tu as mis à part quelque chose»], pour quoy, se tu ne la me dis, je ne feray rien de chose que tu me aies sommee ne requise*»<sup>154</sup>.

Tout au long de la réécriture, Orable témoigne d'une gracieuse duplicité: jamais elle ne se dévoile ni devant son père, Desramé le Jeune, ni devant Thibault, le fiancé prévu pour elle. Elle fait preuve d'équilibre, de tranquillité d'esprit et de bonne éducation: «*Orable, la noble damoyselle, oiant son pere qui de marier lui parloit, le regarda assés ententivement, voire sans visaige, sans chiere et sans couleur muer, ainçois par belle, bonne et douce maniere lui dist...*»<sup>155</sup>. À plusieurs reprises, elle répète qu'elle se soumettra au bon plaisir de son père! L'entendant vanter Thibault de manière hyperbolique, avec beaucoup de délicatesse, elle déclare qu'elle n'a jamais songé à aucun homme, en l'associant à l'idée de mariage. Elle parle de l'amour par allusion, s'appuyant sur ce qu'elle en a entendu dire<sup>156</sup>. Rendant compte devant ses vassaux de la conversation précédente, Desramé omet totalement la position évasive de sa fille et fait comme si elle avait accepté sans réserve l'idée de se marier<sup>157</sup>. Orable adopte le même comportement. À l'adresse d'Archillant, ses propos, concernant l'éventuelle naissance de l'amour – analyse proprement étonnante, étant donné les circonstances – pourraient être tenus par une dame ayant un recul un peu froid vis-à-vis des sentiments<sup>158</sup>. Lucidité et détermination la caractérisent: elle «*avoit du tout le sien cueur desmeu et refroidié de l'amour de Thiebault...*»<sup>159</sup>. Comme elle doit se préparer pour accueillir son soupirant, elle n'émet aucune réserve. La première rencontre de Thibault et Orable, d'une délicatesse ambiguë, est emblématique. Si Orable, extraordinairement réservée, caresse l'épervier, incarnation de son amour rêvé, c'est Thibault qui fait preuve de tendresse<sup>160</sup> et de raffinement relationnel: «*Il*

(152) *Ibid.*, § 2, p. 224.

(153) *Ibid.*, § 1, p. 308. Dans le paragraphe suivant, le texte mentionne la douleur de Desramé qui se rend compte que Thibault est en train de le *blasonner* [= «critiquer subtilement»] (*ibid.*, § 2, p. 308). Dans le paragraphe 3, un messager dit à Orable que son père Desramé est en bonne santé, «*Car il s'est a bonne heure parti de la bataille...*» (*ibid.*, § 3, p. 308).

(154) *Ibid.*, § 18, p. 297.

(155) *Ibid.*, § 6, p. 188.

(156) *Ibid.*, § 7, p. 189.

(157) *Ibid.*

(158) «*Sy ne luy savroie que mender [= «Je ne saurais quoi lui transmettre par message»], mais quant il sera par deça venu, lors pourra il [il est un impersonnel] seurvenir amour entre luy et moy, car elle [elle, c'est l'amour] procede de communicacion*» (*ibid.*, § 10, p. 191).

(159) *Ibid.*, § 1, p. 237.

(160) «*Sy luy vint a l'audevant Thibault, lequel luy mist ses bras au col par grant amistié, et elle non, car sur son poing avoit l'esprevier que Guillaume luy avoit envoie...*» (*ibid.*, § 13, pp. 245-246).

la baisa moult doucement... en la saluant et disant que bonne joye eust elle de ses amours»<sup>161</sup>. Thibault pense à leurs relations amoureuses; pour sa part, Orable transpose la formule et songe à ses amours avec Guillaume. En soi, la réponse d'Orable est un chef-d'œuvre de dissimulation ambiguë: «*Ainsy aray je, quant il plaira a nos dieux, sire*», fet elle, qui lors baisa son esprevier en le regardant ententivement, si que l'amour de Guillaume, qui le luy avoit envoyé, luy fist du tout mectre Thibault en nonchaloir...»<sup>162</sup>. La scène se déroule, partagée entre l'apparence et les faux semblants, d'une part, et les sentiments enfouis au creux de l'âme, d'autre part. Le style du récit est éminemment romanesque: transposition métaphorique de l'amour et vocabulaire d'une grande finesse (*mectre en nonchaloir*). L'obéissance d'Orable aux désirs de son père est une soumission sans engagement personnel<sup>163</sup>. Apprenant «*la descumfiture des Sarrasins*»<sup>164</sup>, elle est très déçue d'apprendre que Thibault revient vivant de la bataille: «*Sy fut la demoysele plus dollante que mais pieça n'avoit esté, car bien voit que espouser luy fault celluy qu'elle aymast myeux mort que vif*»<sup>165</sup>. Avec une froide cruauté, retrouvant Desramé et Thibault, Orable joue à plein la comédie, affichant un recul tranquille: elle reconforte son père, très affecté par la défaite, le consolant par un poncif: «*Ne vous descumfortés, sire pere, fet elle, et pencés que c'est chose commune de gaignier une fois et de perdre l'autre*»<sup>166</sup>. À l'honnêteté parfaite de Thibault qui transmet le message de Guillaume avec une exactitude pointilleuse<sup>167</sup>, Orable ne répond que par un art consommé de la duplicité dissimulée par la grâce. Entendant vanter Guillaume par son propre rival, elle est aux anges, mais doit conserver un calme imperturbable: «*Saincte Marie! Comme grant joye avoit a son cueur d'ainssi ouïr parler de la riens ou monde qu'elle amoit le myeux [Guillaume!]. Le cueur lui rioit ou ventre et lui muoit la coulleur en pensant a Guillaume si parfondement que plus devoit, et plus lui plaisoit son langaige*»<sup>168</sup>. Quand le mariage honni devient imminent, elle supplie son futur Dieu chrétien de lui donner la force intérieure de résister aux pressions qu'elle va subir.

Ruse et finesse stratégique sont particulièrement mises en exergue au cours des «jeux d'Orange» revus par la réécriture<sup>169</sup>. Thibault est victime de la détermination d'Orable. Si leur mariage est repoussé, les fiançailles sont scellées, et une grande fête, avec *menestrels et joueurs d'instrumens*, est organisée: dès lors, Orable s'avise de mettre en application ses pouvoirs de *nigromance*<sup>170</sup>. Elle fait *ung charme* sans quitter la table: il semble à tous que les animaux qui, par dizaines, sont servis comme plats principaux sont vivants et déambulent au milieu des invités... le narrateur ne manquant pas de ridiculiser le comportement de Thibault: «*dont Thibault estoit tant*

(161) *Ibid.*, § 13, p. 246.

(162) *Ibid.*

(163) «*Vous savés, sire pere, fet elle, que vostre plaisir doit estre le mien et que rien du monde ne vous doy reffuser, et non fay je mye, ains me acorde du tout a vostre bon plaisir*» (*ibid.*, § 14, p. 246). Subtilement, elle recourt deux fois au verbe *devoir*, ce qui la dédouane en grande partie.

(164) *Ibid.*, § 2, p. 308.

(165) *Ibid.*, § 3, p. 309.

(166) *Ibid.*, § 4, p. 309.

(167) De ce point de vue, la conclusion de Thibault est un véritable modèle: «*Que vous diroie je de sa proesse? C'est le meilleur chevalier que le mien corps esprouvast en fait d'armes onques*» (*ibid.*, § 5, p. 310).

(168) *Ibid.*, § 6, p. 311. La phrase signifie: «Elle était gagnée par le bonheur et elle changeait de cou-

leur en pensant très profondément à Guillaume: plus Thibault parlait et plus son langage lui plaisait».

(169) Pour ce qui concerne les «jeux d'Orange» dans la chanson, voir B. GUIDOT, *Recherches sur la chanson de geste au treizième siècle d'après certaines œuvres du Cycle de Guillaume d'Orange*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1986, tome II, pp. 600-601 et 1022; J.H. GRISWARD, *Les Jeux d'Orange et d'Orable: magie sarrasine et / ou folklore roman?*, in «Romania» 111, 1990, pp. 57-74; A. LABBE, *Les "jeux d'Orange": matériau onirique et illusion magique dans les "Enfances Guillaume"*, in *Magie et illusion au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications du CUERMA, «Senefiance» 42, 1999, pp. 271-305.

(170) *Roman de Guillaume d'Orange*, tome I, § 15, p. 247.

joyeux que merveilles; mais quant le charme failli, si fut come homme esbaby»<sup>171</sup>. À deux reprises<sup>172</sup>, le texte insiste sur la joie ressentie par le prétendant d'Orable qui n'éprouve aucune jalousie. Il s'en ouvre à Desramé qui lui-même est plutôt fier de sa fille: «*Et tant saichiés que encores vous en fera d'aultres mais qu'elle voye que ce ne soit a voustre desplaisance*»<sup>173</sup>.

Ce qui est nouveau par rapport à la chanson de geste (dans la version du manuscrit D), c'est que Thibault est d'accord pour que le «jeu» commence, mais surtout, à la fin, il exprime toute sa satisfaction: «*Et tantost après ce failly l'enchant et le charme, qui tant fut plaisant au roy Thibault que saouler ne se pouoit du veoir*»<sup>174</sup>. La douceur caractérise ce «jeu», alors que dans la chanson de geste c'est la violence qui règne: dans la réécriture, la salle où la belle société est réunie est envahie par toutes sortes d'animaux sauvages et même domestiques (des ânes) qui, sans faire le moindre mal à quiconque, se mettent à table pour manger et boire<sup>175</sup>; cette sorte de fantasmagorie à grand spectacle se poursuit: les convives ont le sentiment d'être dans un grand bois «*qui par enchantement se leva en la salle*». Ils entendent un veneur qui sonne du cor; dès lors, toutes les bêtes s'en vont, obéissant à ce qu'elles ressentent comme une injonction. Le dernier paragraphe du chapitre apporte un nouveau changement par rapport à la chanson de geste. Jusqu'à présent, Thibault n'a nullement été humilié. Il pose des questions sur les talents de magicienne d'Orable, car il est curieux et intéressé. Desramé est fier de lui apporter des précisions: elle a été, pendant quatre ans, très proche d'un maître qui a été formé à Tholete dans «*les ars de nigromance*».

Les «jeux» sont considérés comme un art de la distraction et de la fantaisie. Ils sont à mettre en relation directe avec la société policée du *Roman de Guillaume d'Orange* (chez les Chrétiens comme chez les Sarrasins). De ce point de vue, la société sarrasine est fondée sur Equilibre, Dignité, Prestige, Ordre, Perfection des relations publiques: la cérémonie présidée par le *caliphe* étant terminée, les festivités se déroulent selon la tradition: «*Lors fist l'en pincer du disigner, ainssi comme l'en devoit faire, et fust belle la feste qui faicte y fut, et grande l'assamblee des rois et des hauls princes payens qui y furent, tant au disigner en salle publiquement comme au souper, et les viandes bien appareillies et richement apointees [= «préparées»] selon la saison que ce fut, et le servise fait si notablement que on ne pouoit myeux, car assés y avoit de quoy ce faire*»<sup>176</sup>. Solennité et tradition encadrent la soirée de mariage: Orable est soigneusement parée pour la nuit de noces. Pendant ce temps, la jeune fille a l'esprit et le cœur complètement tournés vers Guillaume: «*Et en soy faissant atourner et parer, avoit tousjours les yeulx du cueur*<sup>177</sup> et toute sa pencee au sien ami Guillaume, qu'elle desiroit assés». Elle est surtout habitée par une ferme résolution: préserver sa virginité<sup>178</sup>.

La brève allusion à la cérémonie de mariage religieux laisse perplexe: même s'il est question d'une énorme statue de Mahomet en or et du *caliphe* qui assemble les jeunes époux, tout se passe comme si le narrateur pensait implicitement à un mariage chrétien, ainsi que le suggère l'emploi des substantifs *sacrifice* et *misteire*: «*et... estandirent ung drap richement ouvré et grant, pour seoir et mettre a genoulx Thibault et la damoiselle quant on voulu faire le sacrifice de leur loy*»; «*et finalement les assambla le caliphe et fist le misteire acoustumé selon leur guise*»<sup>179</sup>. On songe inévitablement aux

(171) *Ibid.*

(172) *Ibid.*, § 16, p. 248.

(173) *Ibid.*

(174) *Ibid.*

(175) Le texte dit: «*et mengoient par dessus les espaulles des gens aussy doucement comme se on les eust de longue main aprivoysiés*»; «*et, ce fait, beurent*

*aux coppes et aux hanaps le vin qui sur les tables estoit...*» (*ibid.*).

(176) *Ibid.*, § 7, pp. 311-312.

(177) Cette métaphore relève d'un style romanesque et fleuri (*ibid.*, § 8, p. 312).

(178) *Ibid.*

(179) *Ibid.*, § 9, p. 312.



expressions «sacrifice de la Croix», «sacrifice de la messe», «mystère de la religion», «mystère de la Rédemption», «mystère de l'Incarnation».

Pendant la fête, en soirée, Orable continue à jouer la comédie: «*Si saigement se savoit Orable contenir que nul ne s'aperceut de ce qui au cueur luy touchoit, mais a la feste n'avoit cueur si pencifs ne si dolloureux, voire couvertement, que estoit le sien...*»<sup>180</sup>. Totalement inconscient de la situation, Thibault est très loin de le deviner. Le texte le présente, en l'occurrence, comme un homme naïf, au comble du bonheur. En somme, Orable et Thibault sont aux antipodes l'un de l'autre<sup>181</sup>. Ayant préparé Orable pour la nuit de noces, les dames lui apprennent ce qu'elle devra faire. La jeune fille se montre d'une docilité exemplaire: «*Et elle leur respondi par doulice et gracieuse maniere que elle se maintendroit aveques lui tellement que il n'avoit ja cause d'estre mal contempt d'elle*»<sup>182</sup>. Elle s'adresse d'ailleurs à Thibault avec une extrême courtoisie. Il ne s'agit pas de mettre sa méfiance en éveil. Dès qu'il est tout nu contre elle, elle applique le plan prévu, en utilisant une herbe qui va le priver de sa virilité: «*Sy l'acolla et le frota d'une herbe que elle avoit portee avecques elle, et tellement l'apointa [= «le mit en condition»; ici, ironique] par la vertu d'icelle herbe que nature luy failly du tout et le fist plus froit la moitié qu'il n'estoit chault par avant*»<sup>183</sup>. Le texte s'attarde longuement sur les nombreuses tentatives de Thibault pour consommer son mariage: emploi de l'imparfait itératif; variété de verbes (*l'acoloit et baisoit; la manioit et tastinoit*); recours à des adverbes de manière (*moult souvent et si doucement que plus n'eust peu*), à des compléments de lieu (*puis hault puis bas*); certaines précisions montrent le désir de l'homme «*car tant bien fourmee et façonnee lui sambloit, et telle estoit elle veritablement que nulle plus*». Le résultat de ces efforts est désespérant. Le style du passage est fondé, en même temps, sur une grande délicatesse d'écriture («*Mais tant plus s'eschauffoit et moings lui faisoit nature de courtoisie...*») et sur l'emploi d'un vocabulaire assez cru, rappelant le *Roman de Renart*, comme *besongnier*, renvoyant à l'acte sexuel<sup>184</sup>.

Thibault analyse lui-même la situation éminemment humiliante pour lui: il le fait en termes mesurés, avec une délicatesse certaine, recourant à un style d'homme bien élevé. C'est un douloureux constat, chargé de désolation et de culpabilité: «*Hellas! Chiere et douce amye, fet il, comme il me doibt peser quant ne puis le joyeux delit avoir: tant plus me eschauffe, et plus sens en moy nature ameindrir et refroidier*»»; il s'en remet au souhait d'être meilleur la prochaine fois: «*Si fay mon loial pouoir, si m'aïst Mahom, qui a voustre cueur doint pacience et a moy grace, force, vertu et pouoir de myeux faire une autre ffois...*»<sup>185</sup>. Ensuite, il implore compréhension, sans chercher d'excuse pour lui, si ce n'est peut-être en invoquant son amour trop profond pour elle («*Ne sçay toutesvoves se c'est par la grant ardeur dont le mien cueur vous ayme si fermement*»»). Il promet de consulter des médecins compétents<sup>186</sup>. Le texte met alors en exergue, en termes directs et précis (ce qui est tout à fait nouveau en l'occurrence) les derniers efforts de Thibault et la passivité calculée d'Orable: «*Elle le laisse et seuffre faire tout son bon, mais il ne peut, si se retrait, et elle lui dit moult saigement...*». Dans le domaine sexuel, les verbes *pooir* et *se retraire* sont particulièrement cruels<sup>187</sup>. Dissimulant sa duplicité derrière une apparente bienveillance généreuse, Orable se comporte en véritable peste (très longue intervention de douze lignes!). Elle explique la situation en recourant à quelque vent mauvais ou maladie secrète. En tout cas, elle se dédouane de toute responsabilité: «*Car en moy ne tient*

(180) *Ibid.*, § 9, p. 313.(181) *Ibid.*(182) *Ibid.*, § 10, p. 313.(183) *Ibid.*(184) *Ibid.*, § 11, p. 314.(185) *Ibid.*(186) *Ibid.*(187) *Ibid.*

*mye que vos plaisirs ne faciés joyeusement de mon corps, qu'avez en voustre bandon et commandement*»<sup>188</sup>. Elle lui conseille de ne pas insister (cela pourrait lui nuire sur le plan médical!) et lui promet de conserver le secret, tout en gardant sa pureté, pendant qu'il soignera sa santé<sup>189</sup>.

Le narrateur se moque discrètement de Thibault qui en est réduit à la seule tendresse vis-à-vis d'Orable. En outre (comportement qui est le pire pour un amant ou un mari attentionné!), il s'endort à côté d'elle et se met à ronfler: «*Il la baisa moult doucement adonq, car aultre chose ne pouoit il faire, et lors se tourna d'aultre part et s'endormi et romfla toute celle nuit si fermement par ce que Orable lui fist sur son corps que oncques puis n'eust force, vertu ne puissance naturelle de la touchier par charnallité et fut nature comme toute endormie et anichillee [= «anéantie»] en luy*»<sup>190</sup>. Le lendemain matin, la situation est pire: «*Et quant ce vint qu'il fut resveillé au matin, lors se tourna il vers Orable, cuidant faire devoir myeulx que il n'avoit peu faire au soir, mais plus se senti deshabilité [= «atone»] et fort desnaturé [= «impuissant»] qu'il n'avoit fait le soir de devant*»<sup>191</sup>. Le contraste est flagrant entre l'état d'esprit d'Orable (habitée par la joie) et celui de Thibault (anéanti par le chagrin): «*Et [Thibault] lessa Orable en son lit, qui ausques fut joyeuse de ce que ainssy avoit fait envers Thibault, lequel estoit tant dollant c'onques plus n'avoit esté en son vivant...*»<sup>192</sup>. Ses meilleurs médecins consultés disent à Thibault qu'ils ne voient rien en lui qui l'empêcherait de «connaître» une dame! Cela le plonge encore plus dans le désespoir et il décide qu'il ira à Salerne pour demander l'avis d'autres spécialistes<sup>193</sup>.

La fin de la réécriture des *Enfances Guillaume* est un véritable festival d'analyses des malheurs sexuels de Thibault. Le narrateur déclare qu'il renonce à dire combien de jours il échoua dans ses entreprises sexuelles. L'émir en est totalement anéanti: «*Sy s'en clamoit a la fois las, meschant dolloureux et chetif, desirant sa mort, puis que en sa vie ne pouoit son plaisir deliteux avoir de la plus belle du monde...*»<sup>194</sup>. Thibault voit son épouse rayonnante de beauté, alors que son mal empire. Il finit par se haïr et mourrait volontiers de chagrin et d'humiliation mais, en fait, il tombe dans une langueur profonde<sup>195</sup>. Décidant de repartir dans son pays, il en informe Desramé, mais la honte l'empêche de lui donner la raison de son éloignement. La réécriture des *Enfances Guillaume* se termine dans une extrême sobriété narrative: Thibault prend congé d'Orable. C'est une litote qui rend compte de l'état d'esprit de cette dernière: «*Et lors vint Thibault a Orable pour prendre congé d'elle, qui guieres n'en fut dollante...*»<sup>196</sup>.

(188) *Ibid.*

(189) *Ibid.*

(190) *Ibid.*, § 12, pp. 314-315.

(191) *Ibid.*, § 12, p. 315.

(192) *Ibid.*

(193) *Ibid.*

(194) *Ibid.*, § 13, p. 315.

(195) «*Et par chascun jour alloit en embellissant, par quoy son grief mal en engregoit et accroissoit sa douleur si qu'il feust volentiers mort se il eust peu mourir tant avoit sa vie en grant hayne et desplaissance, mais il languissoit sans pouvoir mourir et ne pouoit vivre sy non en langueur*» (*ibid.*).

(196) *Ibid.*, § 14, p. 316. Cette recherche portant sur les *Enfances Guillaume* du *Roman de Guillaume d'Orange* vient compléter plusieurs de nos publications qui concernent le même roman: Le «*Siège de Barbastre*» dans le «*Guillaume d'Orange en prose*»: *L'originalité dans l'écart*, in *Conformités et déviances au Moyen Âge*, Montpellier, 1995, «*Les Cahiers*

du CRISIMA» 2, pp. 171-189; *Le travestissement épique dans tous ses états: l'exemple du «Moniage Rainouart» et de sa réécriture dans le «Roman de Guillaume d'Orange»*, in *Le déguisement dans la littérature française du Moyen Âge*, «*Revue des Langues Romanes*» 2, tome CXIII, année 2009, pp. 291-310; *L'originalité littéraire du «Moniage Rainouart» dans le «Roman de Guillaume d'Orange»*, «*Le Moyen Âge*», tome 117, fasc. 3-4, 2011, pp. 625-649; *La réécriture des «Enfances Vivien» dans le «Roman de Guillaume d'Orange»*, in *Réécritures. Regards nouveaux sur la reprise et le remaniement de textes, dans la littérature française et au-delà, du Moyen Âge à la Renaissance*, Études réunies par D. Kullmann et S. Lalonde, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, Toronto, «*Toronto Studies in Romance Philology*» 2, 2015, pp. 162-198; *La «Chanson des Aliscans» dans le «Roman de Guillaume d'Orange»: mémoire, glissements et dérivés*, «*Bulletin bibliographique de la Société internationale Rencesvals*» 46, Liège, 2014-2015, pp. 167-194.

La nouvelle version des *Enfances Guillaume* insérée dans le *Roman de Guillaume d'Orange* est une vraie création littéraire, neuve à presque tous égards. De fait, ne subsistent que quelques rares vestiges de la chanson en vers. Le lecteur perçoit un changement radical de tonalité. Le récit – souvent conçu comme un ensemble touffu, pas toujours séduisant – est illuminé de l'intérieur par de véritables pépites qui ravissent par leur finesse, par de délicates conceptions, par des détails multiples aux aspects chatoyants, d'une intelligence fulgurante. En harmonie avec l'image d'une nouvelle société distinguée voire raffinée, cette littérature se distingue en particulier par une plongée dans la vie intérieure des protagonistes qui nous éloigne absolument, en matière de sentiments, des tentatives balbutiantes des chansons de geste du treizième siècle. Ces dernières, il est vrai, n'étaient pas encore dotées des moyens techniques d'investigation qui leur étaient nécessaires.

BERNARD GUIDOT  
*Université de Lorraine*